

POLICE MAGAZINE



AGENTS SECRETS

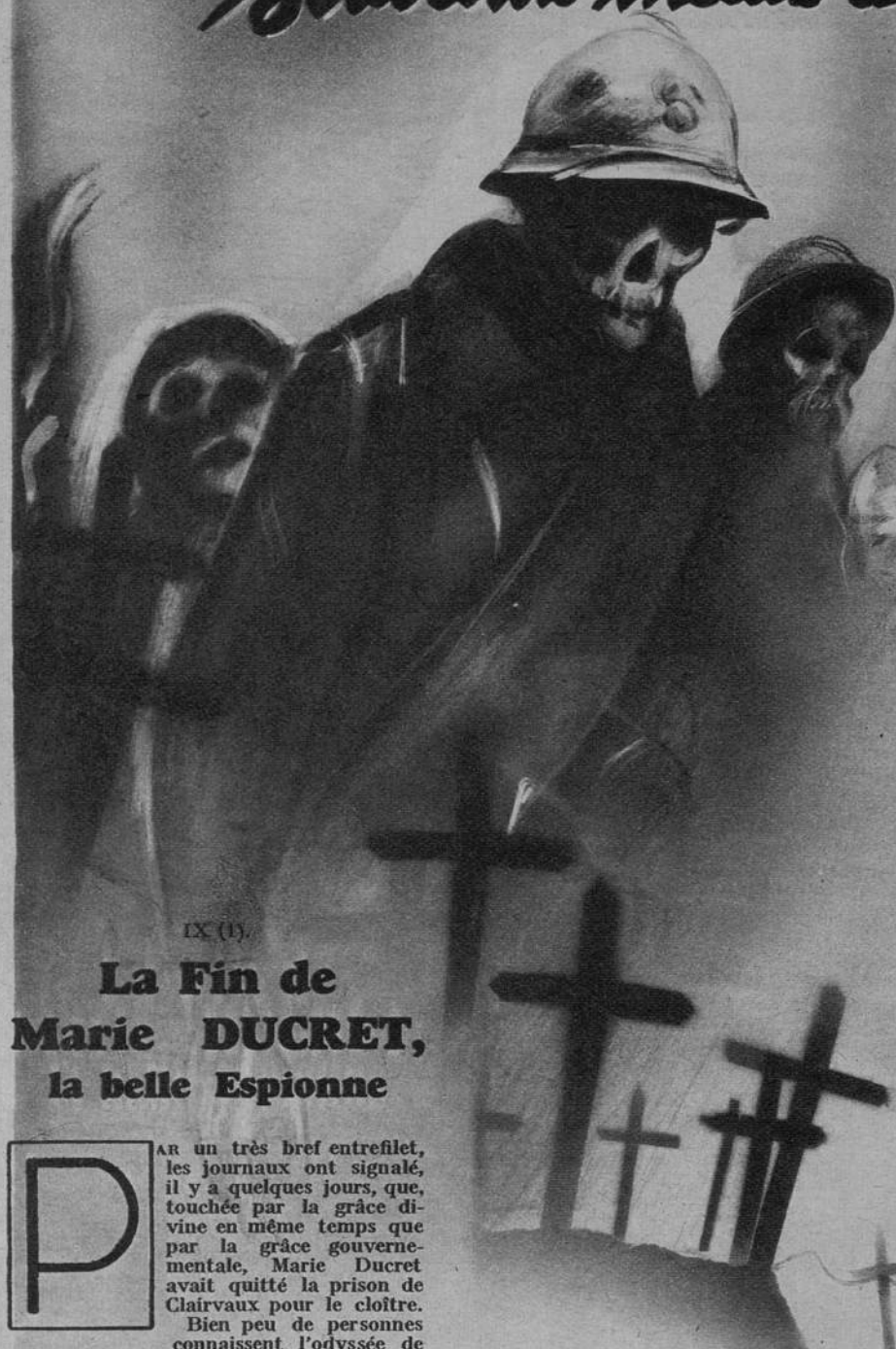
*Souvenirs
inédits du
2^{me} Bureau*

Lire, pages 2 et 3,
**la tragique histoire
de l'espionne Marie
DUCRET, ancienne
condamnée à mort
et qui, récemment
libérée, vient d'en-
trer au couvent.**

AGENTS SECRETS

Souvenirs inédits du 2^{me} Bureau

par Louis BRUNET



IX (1)

La Fin de Marie DUCRET, la belle Espionne

PAR un très bref entrefilet, les journaux ont signalé, il y a quelques jours, que, touchée par la grâce divine en même temps que par la grâce gouvernementale, Marie Ducret avait quitté la prison de Clairvaux pour le cloître. Bien peu de personnes connaissent l'odyssée de l'espionne qui, dans la retraite du couvent, va pouvoir méditer à loisir sur ses crimes contre le pays et aussi prier sans doute pour l'âme de ceux qu'elle envoya à la mort.

Rappelons tout d'abord que, condamnée à mort par le troisième conseil de guerre, elle vit sa peine commuée en celle de la détention perpétuelle. Vingt ans après, elle bénéficie d'une autre mesure de clémence et quitte l'uniforme pénitentiaire pour revêtir la bure du couvent.

Châtiment sans doute, mais singulièrement édulcoré lorsqu'on songe aux méfaits dont elle se rendit coupable et qui eussent dû la conduire sans rémission à la caponnière de Vincennes. Beaucoup d'autres, hélas ! infiniment moins coupables, ont payé de leur vie un instant d'oubli ou de cafard, alors qu'elle a pu vivre après avoir envoyé à la mort pas mal de compatriotes ! Comprenez qui pourra. La justice n'est décidément pas la même pour tous.

Les mânes des fusillés de Souain, de Vingré et autres lieux fameux ne pourront manquer de tressaillir à l'exposé de tant de mansuétude. Pour eux, il n'y en eût point ; au lendemain du jugement, rendu la plupart du temps dans une atmosphère catastrophique, douze balles avaient raison de leur jeunesse. Car ils étaient tous idéalement jeunes, autant ceux de Vingré, exécutés pour l'exemple, que ceux de Souain, fusillés au petit... bonheur.

Il est bien entendu que les facteurs n'étaient pas les mêmes et les circonstances différentes. Dans le désarroi d'une contre-attaque, lorsqu'après un bombardement intense l'abrutissement des hommes était porté à son maximum, dans les fluctuations des lignes, combien de malheureux soldats

se sont trouvés dans le « no man's land » sans connaître exactement leur position. A de nombreuses reprises, on a vu des hommes qui, prisonniers quelques instants auparavant, se trouvaient dégagés par une nouvelle attaque et, de ce fait, furent immédiatement inculpés de reddition à l'ennemi. Or, de ce crime, ils étaient innocents ; ils payèrent cependant, car, le lendemain matin, ils étaient enfouis, leur corps de suppliciés n'ayant droit à la sépulture qu'avec une misérable caisse faite de planches d'emballage. Leurs familles apprirent simplement qu'ils étaient « morts ». Mais, lorsqu'elles sollicitèrent la pension... qui leur était due, elles se virent rabrouées par l'Administration... pour « indignité », expression dont les bureaucrates se servaient avec une froide cruauté !

Pendant ce temps, grâce à des appuis qui eussent gagné à s'attacher à une meilleure cause, un grand nombre d'agents français des deux sexes travaillant contre leur pays, passaient à travers les mailles du filet que nos services avaient eu tant de peine à tendre sur eux.

Évoquons les événements tragiques qui précéderent la triste « aventure » de Marie Ducret.

Nous sommes au commencement de 1918, l'armée allemande libérée, depuis Brest-Litovsk, de tout souci sur le front russe, s'apprête à faire un ultime effort contre la France. Entre temps, elle a lancé une grande attaque contre l'Italie, qui a échoué, il est vrai, mais cependant, il a fallu, pour obtenir ce résultat, un déplacement important de forces françaises et anglaises. Si elle a pu envahir la Roumanie et la plus grande partie des Balkans,

elle sait bien que c'est seulement sur le front français qu'interviendra la décision. L'État-major allemand, bien qu'il s'en défende, craint l'entrée en guerre des Américains ; il a beau faire publier par l'agence Wolff qu'il s'agit d'hommes peu entraînés. Il invente de prétendus conflits entre Américains blancs et de couleur ; il n'en est pas moins vrai qu'il sait parfaitement qu'une fois le matériel à pied-d'œuvre, il aura à subir des assauts redoutables.

Aussi prend-il des précautions pour parer au danger en déclenchant de-ci, de-là, de furieuses attaques ; au mont Kemmel, on se livre une bataille acharnée dans laquelle fondent les régiments. Partout on sent le besoin d'aboutir, à quelque prix que ce soit. La situation intérieure de l'Allemagne, de son côté, le commande impérieusement. Économiquement, il n'est plus possible de tenir davantage ; on a compté en vain sur tous les facteurs destinés à desserrer l'étreinte mortelle. La guerre sous-marine a échoué, le ravitaillement est devenu à peu près impossible. Malgré les « ersatz », il n'y a plus, dans les usines, de matières premières pour pouvoir travailler. Et puis, on s'épouvante d'avoir toujours et encore des morts à ajouter à l'effroyable liste.

Depuis la Marne, les échecs se sont accumulés. Il y eut l'Artois, puis la Champagne, pour finalement aboutir à l'hécatombe la plus atroce que l'humanité ait jamais enregistrée : Verdun au sol littéralement trempé de sang. Le moment est venu de lancer sur la France l'attaque qui mettra fin à la guerre en même temps qu'elle permettra cette entrée triomphale à Paris, mirage entrevu en 1914, évanoui depuis.

Maintenant, l'État-major fait donner tout ce qu'il peut, afin d'atteindre le but et tous les services sont gonflés à bloc en vue de la victoire décisive. Il faut, par tous les moyens, forcer le sort et jeter dans la balance tout ce qui peut la faire pencher tant soit peu.

A ce moment intervient le colonel Nicolai, âpre figure de la guerre, le grand chef de l'espionnage allemand qui, depuis de longues années, travaille à l'écrasement de cette France qu'il hait de toutes ses forces. Pendant des mois et des mois, de 1910 jusqu'en 1914, il a, patiemment, exécuté un formidable labeur souterrain. Faisant visiter tous les villages avoisinant la frontière, il a installé, dans les fermes et dans les usines, un ou plusieurs de ses hommes. Quand la guerre arrivera, tout sera prêt, on connaîtra pour chaque commune les possibilités de ravitaillement, les points stratégiques et puis aussi les personnalités dont il faudra se débarrasser d'urgence.

Ce fut cette machine, admirablement montée qui permit l'avance foudroyante d'août 1914 et amena l'armée allemande aux portes de Paris. Grâce au sursaut presque incroyable de l'énergie française, à la Marne, cet assaut fut vain. Au prix d'efforts surhumains et d'immenses sacrifices, la poussée allemande fut arrêtée.

Mais, vers la fin de l'hiver 1917, le Service allemand des renseignements, qui disposait de crédits importants, fit donner son maximum. L'homme chargé de l'espionnage à l'arrière des lignes françaises intervint en personne. Il s'appelait de R... et fonctionnait officiellement comme attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne à Berne. Activement, il renforça ses services, que nous avions habilement combattus et même en partie désorganisés. Selon la méthode qui lui était chère, il recruta surtout parmi l'élément féminin, mais son organisation, en dépit de sa perfection relative, ne comportait aucune innovation ; le système était toujours le même : les Allemands comptaient obtenir, par des complaisances d'un genre spécial des renseignements aussi précis que possible sur les mouvements de troupes et ensuite les faire transmettre par le truchement de ce repaire d'espions qu'était en réalité le Service de propagande allemand en Suisse.

Parmi les recrues soumises à l'appréciation du chef figurait un groupe de jeunes et jolies femmes, désœuvrées pour la plupart ou qui venaient d'être abandonnées par un généreux amant. Sans hésiter, ces

jeunes s'engagèrent dans la voie, de prime abord facile, mais souvent dangereuse, de l'espionnage.

Sous les ordres d'un agent que connaissait bien la police française, les nouvelles embrigadées commencèrent leur instruction technique. A Bâle, Berne, Zurich et Genève, de véritables centres d'instruction avaient été installés ; on formait là une pépinière d'agents des deux sexes qu'on pouvait, lorsque le besoin s'en faisait sentir, diriger sans délai sur des centres d'opérations effectives.

C'est dans une de ces écoles qu'arriva un soir d'hiver Marie Ducret.

Quand elle se présenta au service, Marie Ducret venait d'avoir vingt ans. Cette belle fille, pleine de santé, fit un peu sensation.

Assis dans un fauteuil, les yeux abrités derrière d'immenses lunettes, de R... examinait, impassible en apparence, la nouvelle arrivée. Et pourtant son allure souple et ondoyante, un petit je ne sais quoi de piquant dans son attitude avaient fait luire dans ses prunelles une flamme d'intérêt. La conversation s'engagea aussitôt :

— Vous vous appelez Marie Ducret, vous êtes célibataire, française et vous avez vingt ans ?

— Oui, monsieur, répondit-elle un peu émue malgré tout.

— Vous désirez entrer dans nos services ; les renseignements obtenus sur votre compte sont favorables, mais cependant, avant de prendre une décision, je dois vous poser encore quelques questions.

Il la regardait avec une attention soutenue, cherchant à visser dans ses yeux son regard froid et métallique.

— D'abord, demanda-t-il, êtes-vous absolument libre ? C'est une condition absolue. Nous ne pouvons prendre que des personnes libérées de toute attache, car nous exigeons un dévouement absolu et une obéissance aveugle aux ordres donnés. Vous comprenez facilement qu'il nous est impossible de travailler avec des gens qu'une considération quelconque oblige de temps à autre à regarder... en arrière.

Il avait repris son air glacial ; sa main qui, distraitemment, jouait avec un coupe-papier, accompagna d'un geste tranchant cet exposé.

Elle avait repris assez d'aplomb et c'est avec plus d'assurance qu'elle répondit :

— Vous connaissez, monsieur, ma situation ; vous savez que j'ai été abandonnée par l'ami qui me faisait vivre ; je n'ai aucunement l'intention, croyez-le bien, de recommencer une telle expérience et, si je suis ici aujourd'hui, c'est parce que je n'ai plus aucune ressource. Je n'ai pas travaillé depuis bien longtemps. D'ailleurs,



Dans la retraite du couvent, elle pourra méditer sur ses crimes et prier pour l'âme de ceux qu'elle envoya à la mort.

(1) Voir Police Magazine, nos 391 à 398.

je ne pourrais me remettre à une besogne quelconque qu'avec beaucoup de peine. C'est pour cela que je suis venue à vous. Mais l'homme, adoptant un ton sarcastique, poursuivit :

— Maintenant, je dois vous exposer les risques que vous courez. Si vous êtes prise, ce sera inévitablement la mort pour vous ; à ce moment, vous n'aurez à compter que sur vous-même. N'attendez aucune intervention de notre part ; nous ne vous connaissons plus et personne, soit de votre famille, soit de vos amis, n'aura de comptes à nous demander à votre sujet.

Elle pâlit quelque peu et murmura indistinctement :

— Je sais cela, on me l'a déjà dit.

Scandant ses mots, de R... continuait :

— D'autre part, je ne dois pas vous laisser ignorer que nous ne tolérerons pas la moindre désobéissance aux ordres reçus ; je n'ai pas davantage besoin de vous dire que si, par malheur, vous vous laissez aller à la moindre confiance à une personne étrangère, votre compte serait bon. Vous seriez exécutée par nos soins et sans pitié, où que vous vous trouviez ; nulle part vous ne pourriez vous croire en sécurité.

Et il ajouta, lyrique :

— Notre pays sait récompenser ses bons serviteurs, mais il sait aussi châtier les traîtres.

Cette fois, Marie avait blêmi ; peut-être eut-elle un instant de révolte et le désir de se reprendre, mais cela ne dura que l'espace d'un éclair et elle courba un peu plus la tête pour répondre :

— Je sais aussi cela ; j'espère bien qu'il ne m'arrivera rien de semblable.

Mais le coup avait porté et il désirait se montrer aimable :

— Je l'espère aussi, continua-t-il ; j'ai même la certitude que tout ira bien, car vous êtes intelligente et débrouillarde vous allez pendant quelques semaines travailler sous ma direction et je vous engage à travailler très sérieusement. Je ne vous cache pas que je compte beaucoup sur vous. Pendant tout le temps que vous serez ici, vous recevrez cinq cents francs par mois. (A cette époque, la somme était importante.) Sitôt le moment venu de partir en mission, nous conviendrons d'un autre prix. Je sais que vous êtes sans ressources, voici une première avance de cent francs. Il est bien entendu que pas un mot de notre conversation ne doit être répété à âme qui vive.

Et voici Marie Ducret sur la pente fatale qui devait la conduire jusqu'à l'antichambre de la mort.

Pendant cinq semaines, elle suivit attentivement les leçons qui lui étaient données chaque jour et devaient lui permettre de compléter le questionnaire qu'elle n'avait pu remplir qu'imparfaitement à son arrivée. De brune elle devint blonde ; elle fut initiée aux secrets des encres sympathiques, toute une théorie lui fut faite sur les termes et appellations militaires ; enfin, elle apprit l'art de développer sa mémoire. Elle travailla avec acharnement et la plus grande volonté d'aboutir à la préparation de l'infâme besogne qu'elle se proposait d'accomplir.

Enfin elle était prête à vendre à l'ennemi son pays et ses compatriotes. Au mois de mars, elle prenait, frileusement emmitouflée dans un ample manteau de fourrure, le train qui devait la rapprocher du théâtre de ses futurs exploits.

A Paris, elle se met aussitôt en relations avec l'agent chargé,

pour la capitale, du Service allemand des renseignements. Cela peut paraître invraisemblable, mais cependant c'est ainsi. Pendant la plus grande partie de la guerre, le quartier de Passy a abrité un service central d'espionnage allemand. Là, elle prend langue avec le chef, Allemand authentique camouflé en Suisse pour les besoins de la cause. Elle se met au courant de ce qu'elle devra faire pour garder la liaison sans risquer de se faire prendre. Enfin, au bout de trois jours, les instructions arrivent et lui désignent l'arrière du front de la Somme comme champ d'activité. Elle est chargée d'y suivre les mouvements des troupes françaises. Ce soir-là, elle fait un excellent dîner dans un restaurant proche de la gare Saint-Lazare, et elle rejoint l'hôtel dument nantie d'un sauf-conduit l'accréditant comme journaliste !

Comment avait-elle pu se procurer ce papier ? Nous ne l'avons jamais su, mais il y a gros à parier qu'elle avait joué des cils auprès d'un important fonctionnaire...

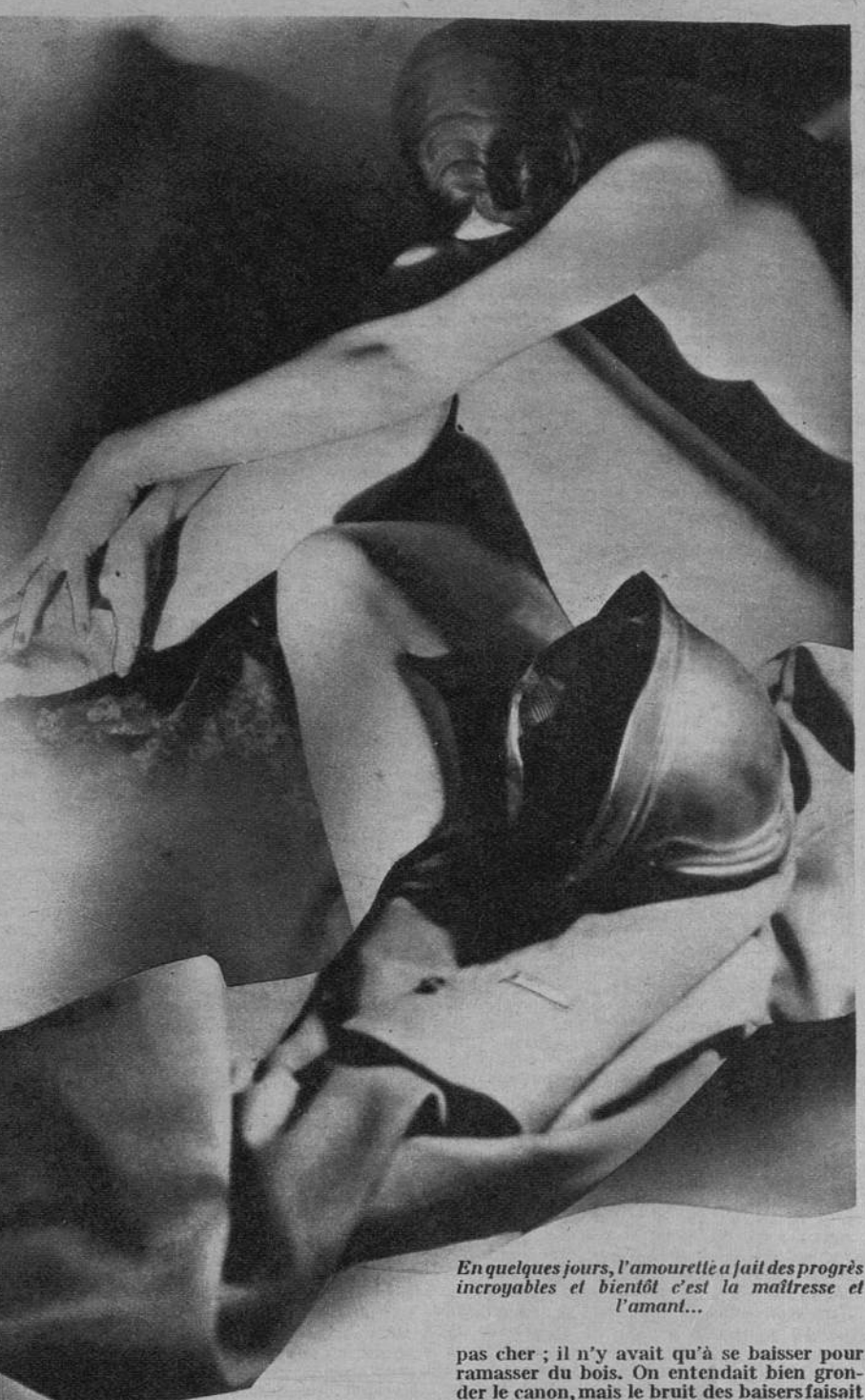
Chacun sait qu'il était formellement interdit aux femmes de pénétrer dans la zone des armées. Plusieurs épouses qui avaient voulu ruser avec le règlement en ont fait la cruelle expérience et leurs maris ont été sévèrement punis. Malgré cela, il y eut de nombreux cas où, grâce à de certaines complicités, les ordres furent transgressés. Cela, l'espionne le savait et c'est de ce côté qu'elle s'orienta aussitôt. Mais il fallait avoir un but, une explication à fournir le cas échéant. Qu'à cela ne tienne, elle allait se procurer tout de suite l'élément qui lui faisait encore défaut.

Un beau matin, elle descendait à Montdidier, d'une voiture prise on ne sait où, et se mettait aussitôt à la recherche d'un gîte. Ils y étaient assez rares à ce moment ; cependant, la présentation du sauf-conduit fit merveille là comme ailleurs. Le même jour, avec une audace extraordinaire, elle se rendait au service de police, où elle présentait ses papiers ; aucune observation ne lui fut adressée et elle obtint facilement l'autorisation de se déplacer. C'était seulement une petite partie de ses desirs qui se trouvait satisfaite, mais elle en avait d'autres. L'étude que nous avons faite, au moment de son arrestation, des procédés qu'elle employa nous la révéla comme une espionne d'envergure. Cette femme que rien dans sa vie passée ne destinait à une semblable besogne y montra une sorte de génie vraiment extraordinaire.

Au cours d'une sortie qu'elle effectuait soi-disant par obligation professionnelle (!), elle rencontra l'homme qu'elle cherchait et qui devait inconsciemment l'aider dans ses sinistres exploits : le malheureux petit lieutenant S..., qui paya de sa vie son imprudence, car il se fit tuer plus tard au cours d'une attaque pour laquelle il était volontaire, se trouvait de service ce jour-là à l'entrée d'un chemin s'amorçant à l'extrémité d'une église. La consigne : On ne passe pas.

La promeneuse s'enquiert de la raison qui l'oblige à rebrousser chemin et exhibe son laissez-passer.

Mais les ordres sont catégoriques : rien



En quelques jours, l'amourette a fait des progrès incroyables et bientôt c'est la maîtresse et l'ami...

à faire. Marie est jolie et gracieuse, le lieutenant est un homme. On cause un peu, et tout de suite il paraît fort embarrassé. C'est que la relève approche. Il a hasardé avec la timidité d'un grand gosse de vingt-trois ans que le contact d'une jolie femme fait rougir jusqu'aux yeux :

— Je dois être relevé dans un quart d'heure et il vaut mieux, pour vous comme pour moi, qu'on ne vous voie pas ici ; je suis donc obligé de vous congédier.

Mais il ajoute aussitôt :

— Cependant, je voudrais bien vous revoir !

Le poisson mord, elle le ferre aussitôt :

— Je suis libre ce soir, dit-elle avec un beau sourire, voulez-vous que nous nous rencontrions quelque part ?

Quelle question ! C'est à peu près comme si on demandait à un malade s'il désire recouvrer la santé. Le soir même, l'idylle se noue ; on dîne ensemble et puis, bien qu'il fasse frais, on se promène dans la nuit, en rêvant de destins fous et en échangeant des projets insensés. En quelques jours, l'amourette a fait des progrès incroyables et, bientôt, c'est la maîtresse et l'ami qui, peut-être pour des raisons différentes, attendent avec impatience le moment de se retrouver.

Mais, hélas ! tout a une fin, le beau roman dure depuis une quinzaine, quand l'ordre arrive, impératif : il faut, pour l'amoureux, rejoindre immédiatement l'Etat-major de la X^e armée (général Micheler), qui est à deux lieues d'ici. Pendant quelques instants, c'est la tristesse dans le nouveau ménage, mais elle est de courte durée, l'enthousiasme enfantin du lieutenant en a bientôt raison :

— Partons ensemble, je te logerai en cachette un peu en arrière et notre bonheur pourra continuer.

Elle n'en demandait pas davantage et c'est avec joie qu'elle l'accompagna ; ils avaient trouvé une petite maison abandonnée et, avec le concours des soldats, ils étaient parvenus à en faire un logis à peu près habitable. Le chauffage ne coûtait

Verdun, au sol littéralement trempé de sang.

pas cher ; il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser du bois. On entendait bien gronder le canon, mais le bruit des baisers faisait oublier ce vacarme. Cette vie durait depuis six semaines sans qu'un nuage ne soit venu obscurcir leur ciel, lorsqu'il fallut bien m'occuper de leurs affaires.

Un matin, une communication de l'Etat-major d'un groupe d'armées m'enjoignit de me rendre d'urgence au quartier général du groupe. Ces ordres laconiques, éloquentes par leur brièveté, ne me trompaient jamais sur la suite qu'ils comportaient.

Mon camarade Renaud, qui lisait par-dessus mon épaule, dit :

— Encore une histoire vaseuse ; tu vas avoir à l'expliquer avec des citoyens qui font des choses pas catholiques ; je voudrais bien partir avec toi.

Moi aussi je voudrais bien t'emmener, mais l'ordre est pour moi seul et il ne me reste qu'à filer.

Un quart d'heure plus tard, j'entendais de la bouche d'un commandant d'Etat-major l'exposé suivant :

— Je vous ai fait venir, me dit-il, pour vous confier une mission délicate entre toutes. Depuis quelques jours, nous nous apercevons que les manœuvres préparées sont toutes déjouées par l'ennemi.

« Les décisions prises sont connues en face et, dès qu'un renfort arrive dans le secteur, il est copieusement bombardé. La semaine dernière, nous avons eu près de soixante tués dans ces conditions. Or, ces documents ne sortent pas du bureau de l'Etat-major où travaillent six officiers dont je peux répondre comme de moi-même. Mardi, une attaque devait être déclenchée pour réduire un saillant ; par des patrouilles, nous avions reconnu qu'elle pouvait se faire dans de bonnes conditions et puis, le moment venu, nous sommes tombés sur un bec. J'ai l'impression très nette que quelqu'un nous trahit, mais il est bien difficile de le déceler. Je vous charge donc de cette mission, comptant sur votre doigté pour la mener à bien. Vous aurez à me rendre compte à moi-même sans passer par l'intermédiaire de qui que ce soit ; je vous souhaite bonne chance et à bientôt.

J'ai bien peu de choses dans les mains pour accomplir ma tâche, mais j'en ai déjà vu d'autres et je compte un peu sur ma bonne étoile pour aboutir rapidement.



Je vais immédiatement me mettre en campagne, mais je ne me dissimule pas que j'aurai de nombreuses difficultés à surmonter.

Ce soir, j'ai été de nouveau appelé au quartier général ; aussitôt la relève commencée dans les tranchées qui font face à Bouchavesnes, une attaque s'est déclenchée et nous avons plus de deux cents hommes tués. Or, justement pour éviter un tel désastre, ordre avait été donné de changer les heures de relève ; le résultat a été négatif. En outre, deux prisonniers faits hier ont bavardé et il ressort de ce qu'ils ont raconté qu'on est parfaitement au courant, de l'autre côté, de tous les préparatifs faits sur ce front. Maintenant, le doute n'est plus permis, il faut agir rapidement, mais encore, pour le faire, importe-t-il de posséder d'autres éléments.

Je vais donc essayer de me les procurer. Je dois connaître d'abord le lieu par où se produisent les fuites et puis, ensuite, savoir par qui et de quelle façon sont transmises les indications.

Toutes les décisions prises, les comptes rendus, les états de pertes, les demandes de renforts, en un mot tout ce qui concerne la vie de ce groupe d'armées est transmis quatre fois par jour au G. Q. G. Chaque soir, une copie des documents importants est emportée à Paris par une voiture. Or, le service qui collationne ces documents et en fait l'expédition est assuré par six officiers qui se relaient à tour de rôle, afin qu'il puisse fonctionner jour et nuit sans interruption.

Voyons d'abord les officiers : les deux capitaines sont insoupçonnables ; je me suis renseigné et il faut carrément les mettre hors de cause, de même qu'un des lieutenants et un sous-lieutenant. Il reste donc un lieutenant et le sous-lieutenant qui convoie les papiers jusqu'à destination.

Je vais commencer par celui-ci, le commandant se fera apporter les plis avant qu'ils ne partent et nous pourrions les examiner à loisir. Il y a devant nous cinq enveloppes dont deux assez volumineuses. Nous y établissons des contre-marques et, avant de les fermer, nous glissons dans la partie gommée des cheveux.

Le tout est soigneusement fermé et, aussitôt la besogne accomplie, je pars en side-car vers le bureau récepteur. J'y arrive une bonne demi-heure avant les documents, que j'examine aussitôt avec le plus grand soin. Mais j'en suis pour mes frais, car tout est parfaitement intact. Je renouvelle trois fois l'expérience, mais sans plus de succès. Il ne me reste donc plus qu'une chance d'aboutir, c'est de voir du côté du lieutenant. La petite enquête que j'effectue sur son compte ne donne tout d'abord aucun résultat. C'est un garçon extrêmement sérieux, très bien noté et qui jouit de la confiance de ses supérieurs et de l'estime de ses camarades. Une seule chose à signaler : il a demandé à faire une partie seulement du service de nuit, car il a été, paraît-il, très malade et du repos lui est encore nécessaire.

Je vais donc essayer de m'approcher de ce malade et j'ai là un truc tout trouvé ; chaque soir, une voiture va le chercher chez lui, car, aimant beaucoup la solitude, il loge à huit kilomètres du service. Ce soir, le remplacerai le chauffeur et je tâcherai

de savoir. A l'heure dite, je prends le volant, m'étant soigneusement rasé les moustaches et ayant revêtu un uniforme de deuxième classe un peu grand pour moi. Mais qu'importe, la nuit, tous les chats sont gris. C'est sans difficulté que je trouve la maison, mais quelle n'est pas ma surprise d'entendre, de l'autre côté de la porte, un bruit de baisers. Pour moi, c'est une révélation sensationnelle, car j'ai fait mien l'adage : « Dans toute affaire, commencez par chercher la femme ». Je conduis donc l'officier au service, puis je m'empare du vélo d'un des hommes de liaison et, refaisant le chemin en sens inverse, je reviens au domicile du lieutenant.

La nuit est d'encre et c'est à pas de loup que je m'approche ; bien que la lumière soit soigneusement dissimulée, on aperçoit une vague lueur qui passe à travers les joints. Je ne pense pas que mon camarade laisse de la lumière pour éclairer les souris. Je colle mon oreille à la porte, mais il y a dans les environs un de ces bombardements « pépères » qui me gêne beaucoup. Décidément, je n'entends rien ; voyons plus loin. Là je suis plus heureux, car il me semble vaguement percevoir le bruit d'une respiration et d'une plume qui crisse sur le papier. Je me hausse sur la pointe des pieds et j'arrive à mettre mon œil à la hauteur de la fente. Bien que l'espace ne soit pas grand, j'arrive à plonger assez aisément dans la pièce.

Assise devant une table, à un mètre à peine de moi, une belle femme blonde écrit rapidement. Elle paraît si absorbée par son occupation qu'elle n'a pas entendu le petit bruit que j'ai fait en laissant tomber mon képi.

Maintenant, j'ai compris ; devant moi s'étale un papier que je reconnais tout aussitôt pour un rapport d'Etat-major, avec, dans le coin, le gros timbre humide : SECRET.

Il n'y a pas à hésiter, je me prépare à entrer dans la maison, quand un ronronnement de moteur m'oblige à me jeter brusquement en arrière et à me tapir dans l'ombre. Une voiture s'est arrêtée et on a frappé à la porte. Celle-ci s'ouvre et une ombre s'engouffre dans la maison. Je bondis sur la voiture : c'est celle qui, chaque nuit, emporte à Paris les documents de la veille. J'ai donc fait de la même pierre deux coups. Au moment où le chauffeur qui vient de sortir monte sur le marchepied, je le menace de mon revolver ; il hésite une seconde, puis, se ravissant, il lève les bras. Je lui intime aussitôt l'ordre d'avoir à rebrousser chemin et à rentrer au quartier général.

Je réveille le commandant et nous mettons immédiatement l'homme en état d'arrestation. Un autre est aussitôt désigné pour assurer le service. Quant à nous, nous partons, toujours en voiture, vers la maison du lieutenant. D'un coup d'épaulé, j'enfonce la porte et, revolver au poing, nous faisons irruption dans la pièce. La belle Marie a bien entendu un bruit sourd, mais, avant qu'elle soit revenue de sa surprise, nous avons rasé tous les papiers. Nous l'emportons de force, car elle se défend tant qu'elle peut.

Aussitôt, tous les officiers d'Etat-major sont accourus et une confrontation générale est décidée.

Sans aucune espèce de fausse honte, l'espionne reconnaît que, depuis un mois, elle copie tous les documents secrets que

son ami apporte pour travailler chez lui et que, sous le prétexte qu'elle envoie des nouvelles à sa famille, un pli est emporté tous les soirs à Paris par la voiture du courrier.

Après des recherches effectuées avec le plus grand soin, seule Marie Ducret fut traduite en conseil de guerre ; on a vu comment s'en tira cette femme qui avait sur la conscience la mort d'un millier au moins de Français.

Le lieutenant qui avait été surtout im-

prudent se fit tuer au front, comme on l'a vu plus haut. Quant au chauffeur du courrier, il fut lui aussi envoyé au front. Qu'en advint-il ? Peut-être ce récit lui tombant sous les yeux lui rappellerait-il quelques mauvais moments de son existence.

Et, maintenant, Marie Ducret ayant payé son tribut à la justice des hommes, s'est adressée à la justice de Dieu. Lui sera-t-elle aussi clément ?

(A suivre.)

LOUIS BRUNET.

Louis BRUNET, vous racontera la semaine prochaine, comment le député Turmel fut impliqué d'espionnage et quels furent les dessous tragiques de cette affaire.

On accuse, on plaide, on juge...

FEMME LÉGITIME CONTRE SERVANTE MAÎTRESSE

M. et M^{me}... Dupont sont

mariés depuis sept ans et vivent paisiblement, sans effusions excessives, mais aussi sans paroles trop aigres ou discussions trop violentes.

Madame est charmante, gracieuse, élégante. Monsieur est distingué et aimable. Ardemment, il donne de nombreux coups de canif dans le légitime contrat un peu usagé à son gré, mais il est sûr que sa femme ne lui rend pas la pareille : il veut bien être un homme qui court, mais il n'admet pas que sa compagne marche, selon son expression...

Depuis un an, le ménage a une femme de chambre qui évoque quelque peu les soubrettes du répertoire, blonde à la chevelure de flamme, aux grands yeux sombres, au teint éblouissant ; elle se sent promise à d'autres destins que de servir une patronne parfois grincheuse et de qui elle reçoit les récriminations avec quelque impatience.

Madame possède une ravissante chambre à coucher tendue d'une souple étoffe rose, aux meubles Louis XV, aux vastes bergères habillées de rose, elles aussi, comme la maîtresse de céans qui, malgré tout ce rose, doit, ce matin-là, broyer du noir, car elle murmure :

— Cette Marie est insupportable ! Il y a de la poussière partout !

Et elle crie :

— Marie, Marie, venez ici.

Marie accourt :

— Tenez, regardez ma coiffeuse... Elle n'est pas propre ; l'ivoire des brosses est douteux.

La soubrette ne répond pas et Madame continue :

— Et ces fleurs fanées, dans ce vase, pourquoi ne les avez-vous pas enlevées ?

— Madame ne me l'avait pas dit.

La patronne persiste à gronder : la femme de chambre est pourpre d'énervement mal contenu :

— Et de la poussière partout ! Ici, là et là ! Tenez, regardez !

Marie ne regarde pas et lance :

— Eh bien, enlevez-la donc vous-même !

M^{me} Dupont hurle :

— Je vous chasse !

L'autre ne souffle mot...

Huit jours se sont passés. Marie est partie. Le soir de son départ, la maîtresse de céans est seule dans son petit salon, vêtue d'un déshabillé vapoureux ; elle attend le retour de son mari en rêvassant... mais une voix furieuse la fait tressaillir :

— Ainsi, crie le mari qui vient d'entrer, tu me trompais.

— Tu es fou, hurle-t-elle à son tour.

— Non, je ne suis pas fou... Voici la preuve de ta duplicité !

Et il lui jette au visage une lettre dont elle reconnaît l'écriture, cette lettre qui, plusieurs fois, l'appelle de son prénom, est tendre et passionnée, impossible de nier qu'elle vient de son amant :

« Chérie, disait la missive, le perpétuel désir de tes caresses me hante ; je ne vis que lorsque je te tiens dans mes bras... Le reste du temps, j'évoque ton corps nu et si beau, tes épaules rondes, tes jambes... toi tout entière... Chérie, ton amour illumine splendement ma vie »

— Nous divorcerons, madame ! conclut le mari.

— Très bien ! Mais je ne désire qu'une chose... Je ne te demande qu'une seule petite chose : d'où tiens-tu cette lettre ?

L'homme était trop furieux pour garder la moindre retenue ; il répondit sans hésiter : — C'est Marie qui l'a trouvée dans ta chambre et elle me l'a remise avant son départ !

Or, ce divorce, banal en ses raisons, donnait lieu, l'autre jour, à la quatrième chambre du tribunal, au plus original des procès : M^{me} Dupont, rendant son ex-femme de chambre responsable de son divorce, l'assignait en 100 000 francs de dommages-intérêts.

— Cette fille, plaide l'avocat de la demanderesse, a brisé la vie de ma cliente en remettant au mari la lettre trouvée par elle, et ma cliente est bien venue à lui réclamer un dédommagement.

— Mais, interrogea le président, imaginons une seconde que vous faites triompher votre thèse, Maître, où cette femme de chambre pourrait-elle prendre cette somme de 100 000 francs ?

— Dans le portefeuille du mari de ma cliente.

— Comment cela ?

Et l'avocat d'expliquer que la jolie soubrette, en donnant la missive, s'était à la fois vengée de sa patronne et « établie » en devenant la maîtresse de son patron.

— Double intérêt pour elle ! ajouta l'avocat.

Néanmoins, le tribunal estima que, juridiquement, il n'y avait pas lieu de faire droit à la requête de M^{me} Dupont, qu'il a purement et simplement déboutée de sa demande.

WEIDMANN ÉCRIT

Dans sa cellule de la prison Saint-Pierre, à Versailles, Eugène Weidmann, l'assassin

de Jean de Koven, de Couffy, de Janine Keller, de Frommer, attend d'être jugé.

En attendant, il écrit ses mémoires, dont il a rempli déjà plusieurs gros cahiers et qu'il espère terminer avant un mois. Lesdits mémoires, dans lesquels le tueur relate son enfance heureuse en Allemagne, sa vie de dévoyé à Francfort et sa carrière d'assassin à Paris, vont former un volume dont l'exclusivité aurait été acquise par un éditeur américain qui va prochainement envoyer à « l'auteur » un acompte de deux cents dollars.

Cet acompte donnera lieu à un référé introduit par Weidmann devant le tribunal de Versailles et que plaidera M^e de Moro-Giafferi, afin d'obtenir l'autorisation de se servir de ses droits d'auteur, pour améliorer son ordinaire de prisonnier, qui attend avec impatience de pouvoir commander des harengs et des sardines, ses mets favoris.

Et Weidmann offrira le reste de ses droits à ses parents :

— Ainsi, dit-il, je pourrai un peu me racheter !

L'odieux personnage, qui, paraît-il, donne des détails inédits sur ses relations avec ses victimes, espérait pouvoir se présenter en référé avec son avocat, mais cette autorisation lui a été refusée.

— Dommage, soupire le tueur, j'aurais eu quelques mots à dire personnellement au tribunal à propos de mon œuvre !

Mais le président des référés versaillais n'entendra pas cette plaidoirie *pro domo*.

SYLVIA RISSER.

A la dernière minute

ENCORE un divorce, des plaidoiries, des frais qui eussent pu être évités si une jeune cervelle avait pris le temps de réfléchir !

Les journaux anglais content, en ce moment l'aventure d'une jeune maîtresse d'école, Miss Lily Huny, qui avait décidé de se marier. Elle n'avait que le choix, car elle était très jolie. Or, pour on ne sait quelle raison, parmi ses soupirants, elle choisit un certain George Fisher qui n'était ni beau, ni agréable, ni jeune, ni riche.

La date de la cérémonie fixée, George Fisher arriva à la maison de sa fiancée. Mais, là, quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre que l'oiseau s'était envolé. Miss Lily, changeant d'avis... et de partenaire, venait de prendre le train pour Londres avec un autre de ses soupirants.

Trompé avant la lettre, le malheureux trahi entra dans une colère indicible et se mit à tout casser dans l'appartement de la fugitive. D'où procès : l'un se plaint d'avoir eu le cœur brisé ; l'autre, ses meubles.

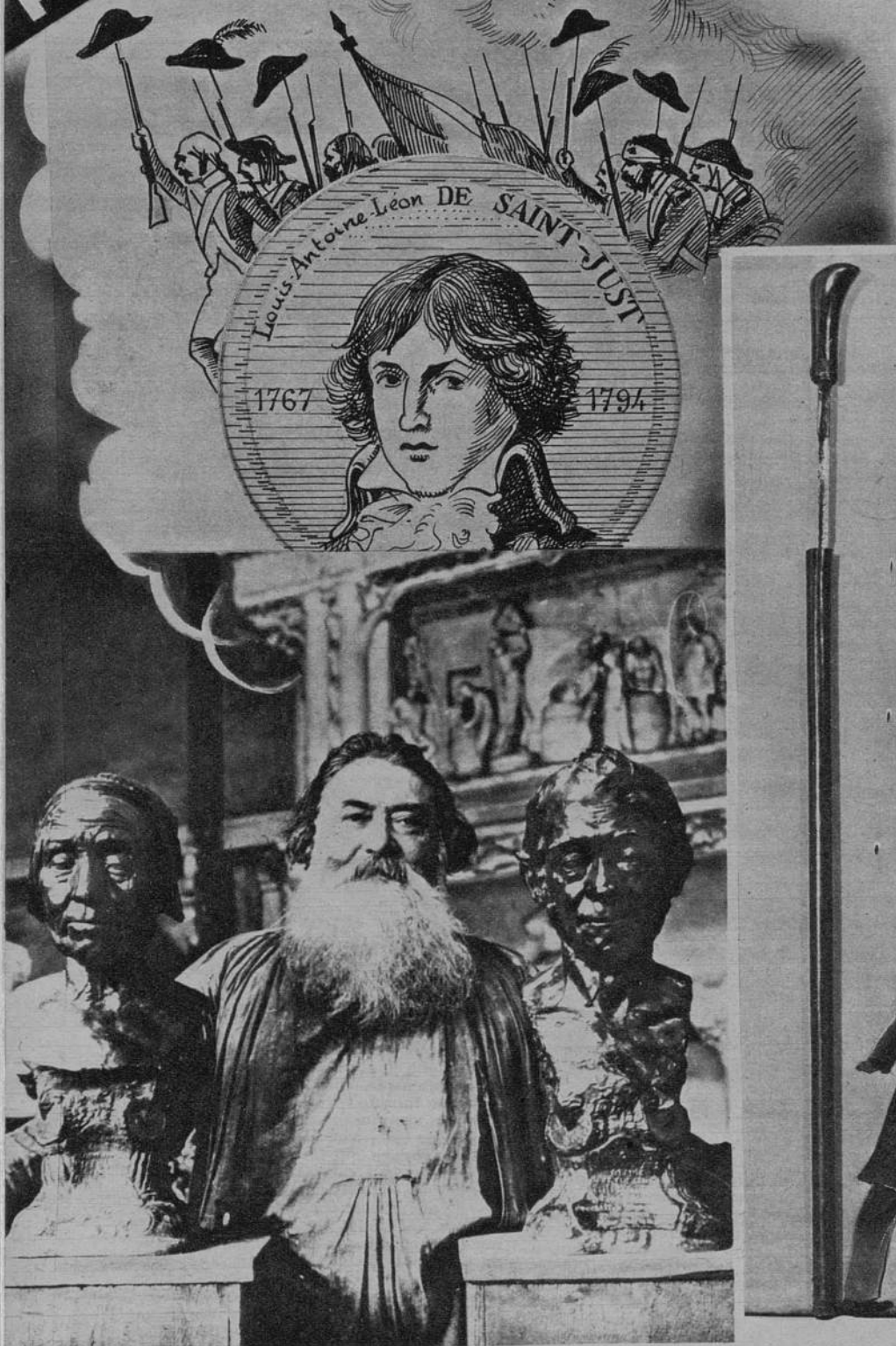


Je bondis sur la voiture, c'est celle qui, chaque nuit, emporte à Paris les documents de la veille.

CRIMES
POLITIQUES

La "MISSION" du Sculpteur BAFFIER

Il rêvait de devenir un Saint-Just.



populaire en Allemagne. Sottise ! Lâcheté ! C'est précisément cette impopularité qui fait sa force ! A-t-on jamais vu les peuples s'enthousiasmer pour ceux qui les servent bien ! »

Citons aussi cette boutade qui fut si souvent répétée depuis :

« On ne voit plus de vieillards, on ne voit plus que des vieux ! »

Précisons bien que Jean Baffier n'était pas un raté, un médiocre, un aigri. C'était un mécontent, furieusement mécontent, sur un plan noble et élevé.

TROMPÉ Le sculpteur berrichon avait donc abandonné son ciseau pour se plonger une fois de plus dans l'étude de la Révolution française.

Il rêvait de devenir un « Saint-Just ». L'ami de Robespierre, farouche sectaire, mais droit, honnête et pauvre, exerçait sur lui une influence considérable.

Et une phrase prononcée autrefois par son vieux père, brave paysan de Nohant, lui revenait sans cesse à l'esprit :

« Vois ces chenilles, avait dit le père Baffier à son fils, en lui montrant son jardin potager ; ça a de jolies couleurs, seulement ça empest les arbres et ça tue les choux. Mieux vaut écraser une douzaine de chenilles que de laisser perdre une feuille de chou ! »

La parole prometteuse de Germain Casse, qui se présentait dans son arrondissement, avait conquis Jean Baffier. Il fit partie du Comité électoral du candidat député et mena en sa faveur la plus active propagande.

Aussitôt élu, Germain Casse oublia ses promesses, selon l'habitude d'un certain nombre de candidats, habitude qui n'est pas encore perdue de nos jours.

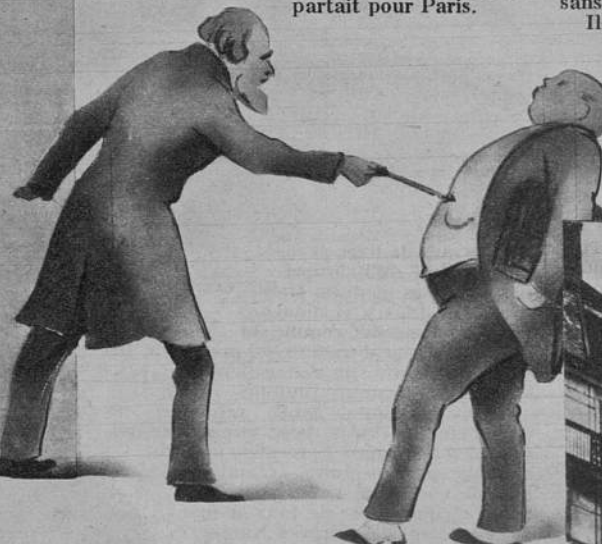
Mais Jean Baffier ne l'entendait pas ainsi.

Le 6 décembre 1886, il notait dans son journal intime :

« Je ne puis en sacrifier qu'un. Embrassons moins, étrennons mieux. Celui auquel j'ai servi de piédestal en mettant pour lui un bulletin de vote dans l'urne périra pour tous les autres. J'aurais voulu le pendre, car la pendaison flétrit. Mais un outil tranchant m'est nécessaire. Soyons pratique. »

Et, le lendemain, Jean Baffier ajoutait : « Germain Casse, moi, ton électeur, je t'ai condamné à mort ! »

Le 8 décembre, il achetait une canne à épée et partait pour Paris.



Jean Baffier dans son atelier.

L'AFFAIRE du C. S. A. R. nous a montré quel point peut atteindre la passion politique. Mais celle-ci est de tous les temps et notre histoire, à quelque époque qu'on la considère, est jalonnée par des crimes dont les auteurs n'eurent pour mobile qu'une certaine conception de l'intérêt national.

Un des cas les plus singuliers et des moins connus est celui du sculpteur berrichon Baffier, ce robuste et talentueux artiste dont tous les Parisiens ont admiré le fougueux Étienne Dolet, dressé sur la place Maubert, à l'endroit même où cet humoriste de la Renaissance signa ses opinions hardies par la corde et le bûcher.

Jean Baffier, le 9 décembre 1886, plongea sa canne à épée dans le ventre du député Germain Casse qu'il accusait de mal gouverner.

S'il fallait, de nos jours, punir ainsi ceux qui ne gouvernent pas à notre gré !...

Mais Jean Baffier avait pour lui une excuse. Son âme simple et droite ne comprenait pas la malhonnêteté et ne pouvait l'admettre.

Or, fils d'un paysan républicain, républicain lui-même, épris de justice, il détes-

tait ceux qu'à tort ou à raison il considérait comme des politiciens sans scrupules.

Dès son plus jeune âge, il avait, en son petit village du Cher, lu énormément, surtout des ouvrages de politique et de sociologie. Et il avait alors caressé le rêve d'une République forte, honnête, saine, libérale, douce aux faibles, attentive aux misères des petits, incorruptible aux grands et souverainement juste.

Un instant, l'art fit oublier à Jean Baffier ses rêveries.

En 1880 et en 1881, il présentait au Salon des bustes qui furent très remarqués.

Deux ans plus tard, il connaissait les louanges de la critique pour un remarquable *Marat*, un *Louis XI* et un *Jacques Bonhomme* d'une originalité certaine.

Hélas ! son art ne l'empêcha pas de retourner à la politique. En son âme se livrait un combat acharné. Une brochure publiée par lui, en 1884 : *Le Réveil de la Gaule*, fit apparaître la révolte passionnée qui grondait en lui.

Pour le jeune sculpteur, la France se perdait, s'abandonnait à des maîtres indignes qui la dépouillaient peu à peu de son caractère national et de son patrimoine.

« On dit que M. de Bismarck n'est pas

comme un maître qui châtie un serviteur ingrat. J'aurais voulu pouvoir fabriquer autant de potences qu'il y a de députés et de sénateurs imitant la conduite de Germain Casse et planter sur chaque gibet une pancarte avec ces mots : « Ici pourrissent des individus sans foi ni loi, traîtres à leur programme, qui ont sacrifié leur patrie à leur ventre et à leurs vices. »

Le docteur Motet, médecin-légiste qui étudia Baffier, témoigna en ces termes :

« C'est, dit-il, une nature généreuse et naïve, un modèle d'amour filial, arrivé à force de travail et de patience, mais il a voulu s'instruire trop vite et il s'est mal assimilé ce qu'il a vu et lu ; c'est un rêveur et un mécontent qui s'est cru investi d'une mission patriotique, mais qui, dans la politique, n'a trouvé personne à sa taille. »

« Quand des hommes de cette trempe manquent d'éducation première, ils peuvent, avec leur volonté et leur énergie, arriver aux plus violentes résolutions. Il a été en proie à une véritable obsession, et ce n'est point un insensé. Il a voulu, réfléchi, prémédité ; sa pensée a suivi les évolutions d'une impitoyable logique en dehors de toute préoccupation d'égoïsme. Son parti une fois arrêté, Baffier a dormi paisiblement, déjeuné le plus tranquillement du monde, frappé froidement. »

Sur une question du président :

— Ainsi vous vous êtes institué vous-même juge et exécuteur ?

— Oui, répond-il fermement, et sans haine personnelle, je le jure. Je souffre seulement d'un ressentiment patriotique contre ceux qui nous gouvernent si mal ! Je n'éprouve ni honte, ni orgueil, ni regrets.

— Même aujourd'hui ?

Sans forfanterie, avec un accent de conviction profonde, Jean Baffier répond :

— Même aujourd'hui !

Après une émouvante plaidoirie au cours de laquelle son défenseur insista notamment sur l'indifférence des Pouvoirs publics, la corruption des parlementaires et des gouvernants qui peuvent conduire devant les jurés les meilleurs citoyens comme Jean Baffier, ce dernier fut acquitté presque sans délibération du jury.

Il retourna à ses ciseaux et l'on n'entendit plus parler de lui que dans les Salons, où les jurys sont peut-être plus sévères, mais ne tiennent pas entre leurs mains la liberté et la vie des hommes.

J.-C. DAMIENS.

La statue d'Étienne Dolet, place Maubert.



JUSTICIER Le lendemain, après avoir vainement essayé de rencontrer le député à son domicile privé, Jean Baffier se présentait à la Chambre et demandait à parler au parlementaire.

Quand ce dernier se présenta à lui, il lui plongea froidement la lame de sa canne à épée dans le ventre. Puis, de lui-même, il se livra aux huissiers et aux gardes en criant : « Il faut tuer ceux qui nous gouvernent mal ! »

Ajoutons que le coup, maladroitement porté, dévia et que Casse en fut quitte pour une blessure relativement légère.

LE PROCÈS Baffier comparut aux Assises le 5 avril 1887.

— J'avais été membre du comité de M. Germain Casse, déclara-t-il aux jurés. J'avais voté pour lui. J'avais cru en lui et fait campagne en sa faveur. Ma conscience me commandait de le punir. Autrement je me serais regardé comme un lâche.

« Sous une monarchie, il suffit d'abattre une tête pour détruire un mauvais gouvernement ; sous une République, il faut choisir. J'ai choisi mon député. »

« Avec le suffrage universel, je suis souverain. Les députés me l'ont répété sans cesse. J'ai agi envers le député infidèle

Chambre de Mort à Barcelone

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Le journaliste français Simon Namur, au cours d'une enquête faite pour son quotidien, à Barcelone, a découvert les assassins du Dr Mégrat. Ce médecin a été exécuté par des espions franquistes, mais on n'a pu déterminer à quel mobile ils avaient obéi. Au cours de son enquête, Simon Namur s'est épris de la secrétaire du Dr Mégrat, Frederica, mais celle dernière a repoussé ses avances et le journaliste a regagné Paris avec tristesse, car il aime profondément la jeune femme.

L'activité est grande depuis quelques jours au tribunal spécial de Salamanque. L'Etat-major a exigé la « liquidation » d'urgence d'un certain nombre de cas de haute trahison. Les séances se poursuivent dans le plus grand secret.

Néanmoins, nous avons pu recueillir l'écho de la condamnation d'un volontaire français dont le nom avait été associé à un retentissant procès qui s'est déroulé à Barcelone. Il s'agit d'un lieutenant de la 3^e Bandera Estranjera, André Chabris. Il était accusé d'avoir livré aux autorités rouges l'organisation d'espionnage nationaliste de Barcelone. Par ses renseignements au sujet d'une personnalité qui le louchait de près et qui avait pris du service dans les formations sanitaires de la Généralité de Catalogne, il a provoqué un attentat dont l'inutilité a été démontrée et qui a causé la perte de ses auteurs, tous dévoués à la cause nationale. Chabris a été exécuté ce matin.

En dessous, Péral avait griffonné : « Et dire qu'on ne trouve ça que dans le Petit Pyrénéen ! Mais qu'est-ce que vous foutez donc, à Paris, les journalistes... »

Namur sourit au souvenir des emportements du commissaire. Dans ces minutes-là, il avait la lèvre terrible. Mais l'œil, où il y avait de l'amusement, démentait la bouche. Au fond, c'était un bon bougre. Et pas bête. Car, enfin, l'affaire Mégrat s'achevait en pleine lumière. Ce Chabris dont le commissaire était allé chercher les traces à Toulouse, il était au bout du compte le seul, le véritable assassin de Mégrat. Il y avait eu d'abord un pauvre homme qu'on tuait deux fois. Il y avait maintenant un monstre cupide et lâche qui allait payer son crime et, par un étrange retour des choses, en porter la suprême responsabilité.

Autour de Simon, les bureaux du journal s'enflammaient. Sous les fenêtres, le boulevard Haussmann coulait, fleuve de charroi et de bruit.

Mais la pensée de Simon Namur retournait vers Barcelone. Il joignit ses mains contre ses yeux et vit se reformer des paysages. Chacun d'eux lui rappelait une minute curieuse ou émouvante. Ce décor,

lique qu'elle venait de source particulière. Suivait ce

a du bon quand une jolie femme vous attend... Pas plus loin qu'au parloir 3... Si ça ne collait pas, appelle-moi pour que je puisse tenter ma chance...

Larçenier fit une grimace qui décolla ses larges oreilles d'un crâne terminé en mitre. Il éclata d'un rire de tempête, interminable, qui signifiait : Admirez combien j'ai d'esprit !

Avec un haussement d'épaules, Namur se mit debout, gagna le hall. Il marcha lentement, fâché de sentir son cœur battre plus fort parce qu'il se demandait, pour la dixième fois depuis son retour : Si c'était elle ?... Ses lettres n'avaient pas reçu de réponse.

Sous l'horloge, il se contraignit à faire

halte, ramena l'aiguille de sa montre sur la demie de onze heures, repartit, contournant les flaques de soleil que le sol de marbre essayait de boire.

Le parloir était là, sa porte entre-bâillée...

Tout de suite, Simon reconnut « ses »

maisons. Les mains un peu fortes, mais d'un dessin magnifique. Elles reposaient maintenant, à l'abandon, sur la poignée d'un sac de voyage que Frederica portait à

même ses genoux. Son corps et son visage étaient encore cachés par le retrait du mur. Quand ils se dressèrent, venant à sa rencontre, Simon n'eut qu'un

cri :

— Toi, enfin.

Frederica posa son front contre l'épaule de Namur. Depuis son départ de Barcelone, qui ressemblait à une fuite, elle pesait les mots qu'elle allait prononcer. Mais tous lui manquaient...

Et puis, fallait-il expliquer comment les lettres

Chabris a été exécuté ce matin.

n'avez pas de comptes à rendre à la cause, vous avez des comptes à rendre à la vie. On ne réussit bien sa vie que dans le bonheur. N'hésitez pas... Le soir même, ils se disaient adieu à la gare de France. Et Jaume Llomiz lui

glissait un peu d'argent dans la main. Il s'excusa : — Ce n'est pas beaucoup...

De tout cela, Frederica se sentait incapable de parler. Et puis, qu'importe ! Elle était là, elle sentait la tiédeur d'un souffle, elle commençait une existence. Et, silencieusement, elle épuisait la joie de la première minute.

Simon murmura : — Mon chéri, vous devez être lasse après ce long voyage... Il faut vous reposer...

Frederica lui caressait le front doucement. Puis elle dit, un peu railleuse :

— Vous n'avez pas l'air autrement surpris de me voir. Des visites comme la mienne seraient-elles banales dans les salles de rédaction de votre Paris ? Il n'y en a pourtant pas de trace dans vos lettres. C'est que je me sens terriblement jalouse... Me reposer ? Non, monsieur, je ne suis pas de celles qui viennent retrouver un homme pour se reposer... Mais ma toilette, elle, demande des ménagements... Voilà que je prends déjà des goûts de coquetterie... Si vous connaissiez un petit hôtel pas trop cher, où je puisse me rendre présentable...

Ils sortirent. Dans leur loge, les huissiers se poussèrent du coude.

— Hein ! le petit Namur, si on vient l'enlever ici, maintenant...

Simon et Frederica marchèrent dans la fraîcheur amassée le long des façades.

— Mes bagages ne pèsent pas trop lourd ? demanda Frederica en jetant un regard d'apitoiement ironique sur l'unique valise que portait Simon.

— L'idée du pourboire me soutient... Et puis, nous allons monter dans ce taxi.

Ils furent vite rendus. Devant la maison, Frederica prit un air d'inquiétude :

— Je vous ai bien dit à l'hôtel...

— C'est qu'il n'y a plus de place dans les hôtels parisiens en cette saison...

— Tant pis, mais je vous prévient, il m'est impossible de dormir dans un endroit où je me sentrais seule.

— J'y veillerai, dit Namur.

Il la précéda, ouvrit la porte de l'appartement qu'il referma derrière elle.

Frederica se laissa aller dans ses bras, sa bouche tendue vers la sienne.

FIN

LUDO PATRIS et PAUL KINNET.

XIV (1)

La marge de la coupure de journal, soigneusement collée au revers d'une formule administrative annulée, le commissaire Péral avait écrit : « La dernière preuve !!! » Trois points d'exclamation, tracés d'un crayon vigoureux, se chargeaient de tout ce que le commissaire eût dit si Namur se fût trouvé là-bas, à Cerbère, en ce moment.

Le commissaire aurait d'abord toussé pour s'éclaircir la voix, ménageant ses effets et ruminant ses phrases. Puis il se serait penché, aurait saisi d'un geste familier le bras de son interlocuteur :

— Alors, ça, mon petit, je ne t'empêche pas de le raconter, histoire d'épater les copains. Tu te rends compte, non, mais tu te rends compte. Tout ce que je flirais, c'est imprimé là, noir sur blanc. Il y a des gens pour croire que Péral est fini. On le met derrière un guichet de gare. Et, de là, sans quitter sa chaise — ou tout comme — il débrouille une des plus belles énigmes de sa carrière. Tu te rends compte !...

Simon regretta de n'avoir pas été près du commissaire pour écouter cela et lui laisser le plaisir de le dire. Un point d'exclamation, c'est expressif, et trois plus encore. Mais ça ne remplace pas la parole. Quand l'article lui était tombé sous les yeux, Péral avait dû courir chez Tonin, chercher des auditeurs. Mais les clients du Globe avaient oublié Mégrat. Il fallait savoir si Daniélou, le camionneur, serait maire et si les gendarmes emmèneraient la bande de trafiquants — comme on disait — chez qui on avait découvert du matériel pour l'Espagne. Péral était resté là, seul devant son picon, étalant sur la table le *Petit Echo Pyrénéen*.

La dépêche était datée de Salamanque. La rédaction signalait par une ligne d'ita-

il eût voulu le fixer avec tant de force qu'ils'imprimât dans ses paumes. Mais tout était fugace et mouvement, se dispersait comme sur l'écran, l'image d'un film qui prend feu. Un visage, pourtant, ne s'effaçait pas...

— Alors, Namur, toujours rêveur...

Simon sursauta, laissa retomber ses doigts sur le bureau. Avec une sourde irritation, il dévisagea Larçenier, le chroniqueur parlementaire. C'était un homme encombré de sa taille trop haute et d'une tête de faux moine où poussaient des verrues. Namur ne l'aimait pas. Mais, comme il aiguillait une réplique agacée, l'autre poursuivit :

— En tout cas, ne rêve pas trop aujourd'hui. Vivre éveillé

quotidiennes de Simon l'avaient bouleversée comme autant d'appels venant d'un voyageur que chaque heure éloigne et que, bientôt, on ne pourra plus rejoindre.

Elle s'était accrochée désespérément à son travail, à ses compagnons. Sentant peu à peu tous les liens se rompre, elle avait avoué à Llomiz ce que Simon Namur était pour elle. Llomiz avait souri un peu tristement et l'avait engagée à partir. Et, comme elle s'accusait de trahir la cause, il avait dit : « Vous

(1) Voir *Police-Magazine*, n° 391 à 398.

CAUSES

Chez la comtesse.

André W... est un grand voyageur doublé d'un fiellé original.

Au cours d'une tournée en Amérique du Sud (il exerce en fait la profession de joueur d'ukelélé, un instrument dont certains mélomanes raffolent, paraît-il), W... rencontra une danseuse dont il eut tôt fait de discerner la nature exceptionnelle d'artiste et l'ingénuité du cœur. C'était une Française, fille d'un industriel ayant fait là-bas de mauvaises spéculations et mort depuis peu. Il l'emmena à Paris, et, après quelques mois d'une vie commune dénuée de tout nuage, il se mit en tête de rompre une liaison pouvant à la longue devenir trop absorbante. La belle, dès que ce projet lui fut communiqué par son amant, poussa de hauts cris :

— Je ne comprends pas ! Tu m'aimes, je t'ai prouvé mon attachement, ma fidélité, tu ne me reproches rien, tu n'as aucune autre femme en tête et tu veux me lâcher ?... C'est de la folie douce !

— Non, de la prudence. L'homme n'est pas fait pour vivre plus d'un certain temps avec la même femme. S'attacher, c'est cela qui est de la folie. Rien n'est dangereux comme une habitude. Vois donc ceux qui s'accoutument aux stupéfiants, ils ne peuvent plus s'en passer !...

— Mais, encore une fois, rien ne nous empêche de continuer. Quel mal y aurait-il ?...

Le joueur d'ukelélé secoua la tête : — J'ai pris une décision, elle est cruelle, j'en conviens, mais nécessaire. Au surplus, je ne t'abandonne pas... Et la preuve, c'est que j'ai pris des dispositions pour que tu me remplaces sans délai... Demain, je te présenterai à la comtesse...

Ainsi fut fait. Sanglotante, Mireille D..., que la peur de la misère empêchait

— Autant dire que vous avez prémédité votre acte.

— J'ai songé à la vengeance pendant des semaines sans savoir où, quand, ni comment je l'exécuterais... Et si même je l'exécutais quelque jour !...

— Si bien que, lorsque M. W... s'est présenté à vous, votre surprise a égalé votre satisfaction... Vous teniez entre vos mains votre victime !

— Oh ! pas encore. André n'était pas venu me voir pour renouer une liaison qu'il avait lui-même rompue. Il ne faisait que céder à un désir morbide, celui de voir dans quel état la prostitution cloîtrée avait pu me mettre.

— Faux, archifaux ! clame de sa place M. W... J'avais toujours eu des remords de ma conduite.

— Peut-être est-ce ce remords qui vous décida à me donner une nuit d'amour, répliqua, vibrante, l'inculpée...

— En tout cas, il me fallut faire des grâces et des grimaces pour l'obtenir.

— Ce n'est pas l'absence de sentiment qui m'empêchait de céder, mais les scrupules, fait encore M. W... Et la preuve, c'est que, malgré que j'eusse des affaires m'appelant au dehors, je demeurai auprès de vous...

— Une question, monsieur, intervient alors l'avocat de Mireille D... En faisant entrer votre maîtresse dans cette maison dirigée par une prétendue femme noble, n'avez-vous pas réalisé un profit ?

— Un profit !... Lequel ?

— Mon Dieu, celui que l'on retire d'une marchandise vendue ou cédée dans certaines conditions.

— Ce qui revient à dire, fulmine le joueur d'ukelélé, que vous m'accusez... implicitement d'avoir été un pourvoyeur.

— Je n'accuse pas, je pose une simple question ! — Eh bien ! souffrez que je n'y réponde pas !

— Maître, le cas a été envisagé à l'instruction, doit alors intervenir M.

miracle, on put lui éviter le pire, c'est-à-dire de perdre l'usage d'une des facultés les plus importantes de l'économie humaine.

Après la plaidoirie, le tribunal se retire pour délibérer. Quand il revient, c'est nanti d'un jugement sévère contre Mireille D... :

Treize mois de prison...

Le trait de génie...

d'Eugénie.

C'est à la Chambre civile du tribunal de la Seine, spécialiste des affaires d'héritages contestés, que nous entendons l'avocat des demandeurs raconter les faits suivants :

— Messieurs, le procès qui nous amène devant vous est des plus simple. Un homme très riche, l'oncle de mes clients, vient à mourir d'une manière subite et avant d'avoir pu prendre, nous en avons la certitude, les dernières dispositions testamentaires relatives à ses biens mobiliers.

« Dans le tiroir d'un de ses secrétaires, que trouvez-vous au lendemain de son décès ?... Une feuille de papier blanc du format dit commercial portant quelques lignes, une date, une signature, le tout parfaitement authentique ; nous n'avons aucun doute à ce sujet. Et que disaient ces lignes ?

« D'une manière assez confuse à mon sens, que le de *cujus* léguaient en toute propriété une somme de dix-huit millions de francs à la demoiselle Eugénie V..., dite Nichette, notre adversaire en la circonstance...

« Le testateur jouissait-il, au moment où il dressa ses dernières volontés, de la plénitude de ses facultés ?

« Il ne l'était certainement pas lorsqu'il écrivit les mots qui allaient faire riche à quelques semaines de là une petite femme de mœurs frivoles... Il ne l'était pas pour la raison bien simple qu'un homme de soixante-neuf ans, même en excellent état de conservation sexuelle (*sic*), n'est plus, entre les mains d'une fille experte en l'art d'aimer, qu'un pantin, un esclave, surtout lorsqu'il a pu lui laisser prendre l'empire souverain que créent les caresses et surtout les excentricités passionnelles de tout ordre, bien et souvent dispensées.

« Pour donner à cette cause à la vérité fort spéciale tout son relief, je me permettrai, sur la foi d'un témoin, de retracer maintenant les circonstances qui mirent en présence tout à fait par hasard, il y a un peu plus de huit ans, M. Rodolphe H..., le défunt, avec M^{lle} Eugénie V..., dite Nichette.

« La demoiselle V... exerçait, selon les dires de la personne dont s'agit, son galant métier dans le voisinage de l'Opéra à l'époque qui nous intéresse.

« Au cours de la nuit de Noël de l'année 1929 — il gelait ferme et la pauvre fille ne songeait guère à réveiller — il lui arriva, en arpentant avec une sorte de désespoir le pavé de la rue Caumartin, de se heurter à un monsieur un peu fort, vêtu d'une magnifique pelisse à col de loutre. Ce personnage sortait d'un restaurant à la mode. Il avait peut-être un peu trop mangé, ou connu quelque disgrâce, car sa figure était rouge et soucieuse.

« Ma chère enfant, dit-il néanmoins avec amabilité à la jeune personne, après l'avoir vivement dévisagée, vous êtes

plus jolie et sans doute moins acariâtre que ma maîtresse qui vient de me traiter de la façon la plus grossière et de m'envoyer à la balançoire. Voulez-vous m'emmener chez vous ? J'ai ma voiture à deux pas.

« L'aspect cossu, confortable et avenant du monsieur décida vite la demoiselle.

« La voiture présentait bien un vague danger, mais l'occasion de gagner de l'argent en un soir pareil ne se représenterait peut-être plus.

« — Prenez-moi le bras, dit la belle avec un sourire.

« Dix minutes plus tard, tous deux arrivaient dans le petit logement du boulevard Ornano où gîtait Nichette.

« Et, pendant une heure, celle-ci se montra, toujours d'après les confidences qu'elle fit plus tard à sa compagne de misère, la plus voluptueuse et la plus complaisante des maîtresses. La fine mouche se disait que, s'il était content d'elle, un aussi élégant personnage se montrerait sûrement très généreux.

« Lorsque tout fut achevé, M. H... ravi, et au comble de l'étonnement, se rhabilla, saisit son portefeuille et en sortit un gros billet.

« — Il faut que je rentre, dit-il... Tiens, prends ces quelques sous, ma chère petite.

« A quoi M^{lle} Eugénie, illuminée sans doute par l'intuition la plus géniale, répondit en minaudant :

« — Ah ! mais non, par exemple !... Accepter de l'argent du seul type qui m'ait fait vibrer depuis mon premier amant...

Je m'en voudrais toute ma vie... Garde ton pèze, mon gros... Et reviens me voir quand tu voudras... Demain, si tu le peux... J'ai hâte de recommencer.

« Le banquier, messieurs, descendit les cinq étages en titubant. Il venait d'être subjugué par la jolie amoureuse. Il devait en souffrir ou en être heureux jusqu'à sa mort...

Car, après avoir sorti sa maîtresse de son logement, il l'installa dans un hôtel particulier, rue du Printemps, lui offrit des bijoux magnifiques, trois voitures, une villa à Biarritz... et tout ce qui lui restait de forces vives... Il faut le reconnaître, de son côté, M^{lle} Eugénie ne négligea rien pour entretenir... si j'ose ainsi m'exprimer, son vieil amant dans une euphorie quotidienne.

« Mais cet état de bonheur provoqué par des « opérations » que seules peuvent entreprendre les spécialistes de l'amour, dames expertes en l'art d'endormir, de consoler et de réjouir, cet état peut-il être légalement considéré comme un état normal, messieurs ?... Je ne le crois pas. Car, s'il l'était, on ne paierait pas si cher pour en obtenir l'usufruit, et le bon sens aurait depuis longtemps disparu des mœurs et des usages...

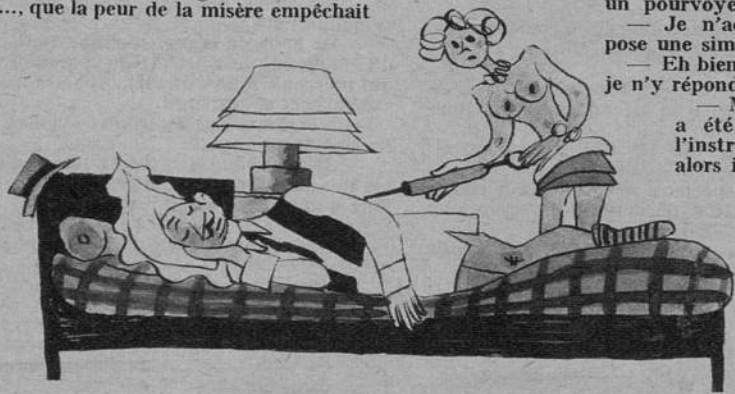
Le tribunal, après avoir entendu la partie adverse qui n'a pas contredit cet exposé des préliminaires, tout en faisant pas mal de réserves sur les prétendus effets dangereux de l'amour à répétition, le tribunal donna gain de cause aux héritiers légitimes et annula purement et simplement le legs de M. Rodolphe H... en faveur de la belle Eugénie.

Quand l'épouse aide son mari à la tromper.

Un couple assez écœurant, ce ménage Wandershen, invité à comparaître devant la justice répressive pour rendre des comptes au sujet d'une affaire de mœurs compliquée de menaces, sévices et coups...

Lui, un gros rouge, se montre enroulé dans un imperméable de confection, trop long du bas, trop court des manches. Elle est

(Suite page 15.)



de protester davantage, entra dans la maison dirigée par la fameuse comtesse, et la porte se referma sur elle...

Une année s'écoula par là-dessus. Puis, un soir, le sieur W... pensa à son ancienne maîtresse. Il prit le chemin de l'établissement où il l'avait placée et on lui annonça que Mireille n'en était pas sortie.

— Eh bien ! je la verrai avec plaisir, fit le visiteur.

Il ne s'enquit pas de la situation faite à la pauvre fille, ni de sa santé, ni de son moral. Il monta...

Et nous en arrivons à l'épilogue judiciaire de cette visite en apparence banale.

Mireille D... est au banc d'infamie... C'est une fille longue, mince, à la peau sèche, mais ses yeux ont un velouté enjôleur, ses lèvres « saignent » et il se dégage de toute sa personne une bien étrange séduction.

Sans aucun doute, elle a dû être très belle. Sans aucun doute aussi, elle a dû souffrir beaucoup et en silence.

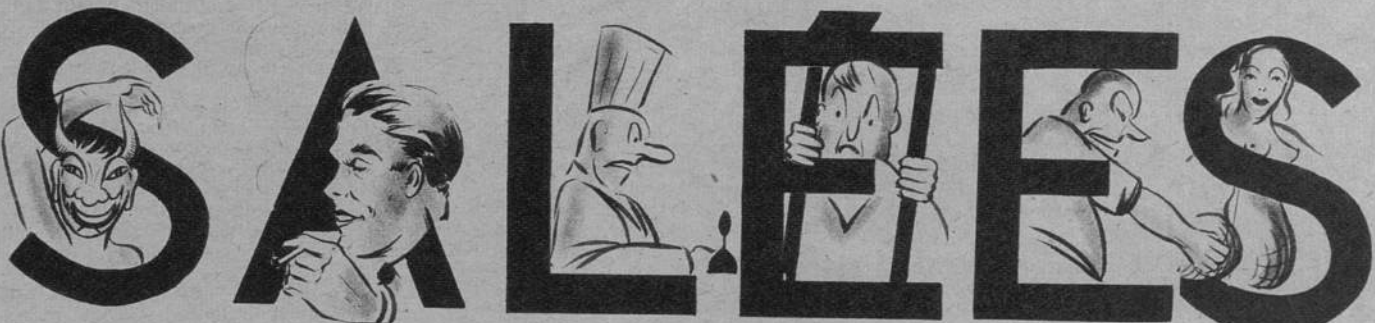
L'acte dont elle va répondre, peu l'auraient commis à sa place ; et, combien aussi auraient eu même le courage d'y penser !

— Vous savez, lui dit le président, que, si, par un hasard miraculeux, votre victime n'avait pas recouvré les facultés dont vous aviez voulu la priver, vous auriez comparu devant les Assises... C'est vous signaler la gravité réelle d'un geste... que vous avez paru faire sous l'influence d'un sentiment complexe.

— Je n'avais pas pardonné à mon amant de m'avoir placée dans une prison de luxure.

— Qui vous empêchait de vous en évader ? Vous n'étiez pas retenue par la force ?

— Je suis restée d'abord par veulerie. Ensuite par habitude... Et, tout à la fin, avec l'espérance d'y voir réparaître l'homme qui avait fait mon malheur...



I Prélude du drame.

BENTLEY aperçut un éclair rose et argent, des cheveux dorés, un visage rieur, comme le taxi passait devant lui et s'arrêtait à une cinquantaine de mètres. Il y avait peut-être mille autres sorties de bal roses, mais il ne pouvait y avoir qu'une tête blonde comme cela et Bentley savait qu'elle appartenait à Laureen. Peut-être la chance le favoriserait-elle encore ce soir.

La semaine dernière, elle lui avait souri comme il ramassait la clé échappée à sa main. Tout le monde ne pouvait pas se vanter d'avoir reçu un sourire de Laureen, la vedette dont Londres raffolait.

Bentley était très jeune. Il rajusta sa tunique ; il s'approcha juste à temps pour l'entendre dire à son compagnon, un homme distingué d'environ quarante ans :

— Montez quelques instants, je vous offrirai la moitié du chocolat que ma femme de chambre m'a préparé.

L'homme accepta et, à ce moment, les vœux de l'agent furent exaucés. Laureen tourna la tête et sourit :

— Bonsoir, monsieur l'agent.

Bentley salua en rougissant.

— Bonsoir, mademoiselle, répondit-il et il s'éloigna.

— Petite coquette, dit le cavalier servant de Laureen.

— Pas du tout, riposta-t-elle ; il peut m'être utile un jour si l'on cambrie chez moi.

Le vestibule était vide, car il n'y avait pas de veilleur de nuit ; les locataires faisaient marcher eux-mêmes l'ascenseur.

— Quel étage ? demanda l'ami de Laureen.

— Le second, répliqua machinalement Laureen.

Ainsi Lansberg, le millionnaire, l'ami de toutes les célébrités européennes, dont personne ne connaissait la nationalité, allait partager son chocolat !

Ils s'étaient rencontrés plusieurs fois chez des amis ; ce soir-là, le dimanche 30 juin, à une soirée, dans l'atelier d'un peintre. Et, pour la première fois, Lansberg avait paru s'apercevoir de son existence. Son teint était jaune, ses traits accentués ; cependant, il attirait tous les regards.

Laureen le conduisit à son appartement, et sonna.

— La femme de chambre m'attend toujours. Vous le voyez, les actrices de nos jours sont les seules femmes qui prennent soin de leur réputation.

— Pour une fois, la vôtre sera en danger, répondit-il.

Et, comme la porte ne s'ouvrait pas, il ajouta :

— Avez-vous une clé ?

Laureen sortit la clé de son sac, l'enfonça dans la serrure, mais, avant qu'elle eût eu le temps de la tourner, la porte s'ouvrit.

Elle poussa une exclamation.

— Ce n'était pas fermé ! Que c'est drôle ! Et où donc est Bertha ?

— La femme de chambre la plus parfaite peut aller mettre une lettre à la poste, suggéra Lansberg.

— Peut-être, mais heureusement que j'avais ma clé. Entrons, voulez-vous ?

Laureen donna la lumière dans le petit vestibule carré. Lansberg la suivit et ferma la porte.

Laureen tourna la tête et sourit :
— Bonsoir, monsieur l'agent.

Elle s'arrêta, la main sur le bouton de la porte en face d'elle.

— Quelle odeur ! On dirait un désinfectant. Que je suis sotté ! Bertha a dû nettoyer mes gants avec de la benzine.

Ses lèvres tremblaient légèrement. Lansberg lui prit le bras et la fit entrer dans le salon en tournant le commutateur électrique à son passage. Elle se laissa tomber sur le divan avec un soupir de soulagement.

— Vous avez besoin d'un cordial, dit-il. Avez-vous du whisky ?

— Dans la salle à manger.

Elle indiquait la porte entr'ouverte.

— Mon Dieu, que cette benzine sent fortici ! Lansberg tira les rideaux et ouvrit la fenêtre.

— Attendez-moi, murmura-t-il, je vais chercher du whisky.

Il traversait déjà la pièce, mais Laureen le rappela.

— Non, je déteste l'alcool. Et, d'ailleurs, je me sens très bien : ma femme de chambre a peut-être de légères crises de folie. Ce soir, dans l'atelier de Spencer, on m'a apporté un paquet. Ma femme de chambre, paraît-il, l'avait laissé pour moi. J'ai ouvert et j'ai trouvé une paire de souliers de satin noir ! Ils m'appartiennent ; j'ai reconnu le nom du fabricant et les boucles. Je les ai oubliés là-bas. C'est tout à fait idiot de m'envoyer des souliers que je n'ai pas demandés.

Lansberg prit son étui à cigarettes.

— Une cigarette, Laureen ? Peut-être votre femme de chambre a-t-elle cru que, comme Cendrillon, vous perdriez votre pantoufle à minuit. Et le chocolat que vous m'avez promis ? Buvez-le en l'attendant.

Il jeta un rapide regard à Laureen :

— Ou préférez-vous que je fasse d'abord le tour de l'appartement ?

— Attendons. Bertha va sans doute rentrer.

Elle se leva et s'approcha d'une table sur laquelle se trouvait un plateau tout préparé avec un thermos.

Cela devient tout à fait intrigant, monsieur Lansberg. Bertha ne se sert de ce thermos que si elle se couche avant mon arrivée, ce qui est bien rare ! Quand elle m'attend, elle fait chauffer le chocolat dans la cuisine. Je vais voir si elle est dans sa chambre.

Lansberg la retint d'un geste.

— J'y vais... commença-t-il, mais il s'interrompit.

Un bruissement se faisait entendre sur le tapis ; puis la porte de la salle à manger se referma bruyamment.

Laureen sursauta.

— Le vent a fait voler un morceau de papier et a fermé la porte, expliqua Lansberg d'un ton rassurant.

Mais la jeune fille s'était déjà calmée. Elle ramassa le papier près de la fenêtre, l'examina et se tourna vers son compagnon d'un air stupéfait.

— Écoutez ! C'est une copie d'un message que Bertha a reçu par téléphone à 8 h. 15 ce soir.

Et elle lut lentement :

Miss Laureen vous prie de porter ses souliers de satin noir avec des boucles de strass à l'atelier de M. Spencer, 4 Clarence Road, Chelsea, ce soir à dix heures. Ne la demandez pas, mais laissez le paquet au domestique. Miss Laureen dit aussi qu'elle ne rentrera pas ce soir et que vous pouvez, comme d'habitude, prendre congé jusqu'à demain midi.

Plus bas étaient écrits ces quelques mots :

Miss Gilbert a téléphoné ceci à 8 h. 15. Bertha.

— Les instructions me semblent claires et précises, remarqua Lansberg.

Laureen plia distraitemment le papier et le posa sur le plateau.

— Mais qui les a données ? demanda-t-elle vivement. Ce n'est pas moi. Je ne connais aucune Miss Gilbert.

Lansberg la regarda avec surprise. Elle ne semblait pas effrayée.

— Voulez-vous faire le tour de l'appartement, monsieur Lansberg ? demanda-t-elle. Cette porte derrière moi conduit à ma chambre. De l'autre côté, est la salle de bain qui s'ouvre dans le vestibule. Vous trouverez à gauche un petit couloir sur lequel donnent deux pièces, la cuisine et la chambre de ma servante. En sortant de cette chambre, vous traverserez la salle à manger qui est là. Et ce sera tout.

— Préférez-vous m'accompagner ou restez-vous ici ? interrogea Lansberg.

Elle s'était de nouveau assise sur le divan et versait le chocolat fumant.

— J'attends ici, décida-t-elle. Vous trouverez les commutateurs électriques à côté des portes. En passant, prenez dans la cuisine une tasse et une soucoupe et prenez bien soin de fermer les portes pour ne pas qu'elles battent.

Tranquillement, elle mit du sucre dans le breuvage et le remua. Avec un haussement d'épaules, Lansberg entra dans la chambre. Dès que la porte fut refermée, la jeune fille se leva et se glissa dans la salle à manger, la pièce que Lansberg visiterait la dernière.

Une minute ou deux plus tard, un cri s'élevait dans l'appartement, un cri aigu où vibrerait une terreur folle.

Lansberg se précipita dans le salon et vit Laureen appuyée contre la porte, pâle comme une morte et prête à s'évanouir.

— Qu'y a-t-il ?

Elle lui saisit le bras et répondit d'une voix haletante :

— Je ne sais pas, un homme endormi, ivre... mort peut-être. J'ai seulement donné un coup d'œil.

— Mort ! répéta-t-il en la faisant asseoir sur le divan. Pourquoi êtes-vous allée là-bas ? interrogea-t-il. Vous m'avez demandé de faire le tour de l'appartement.

— L'attente était si longue. Qu'allons-nous faire ?

— Reposez-vous, Laureen. Vous aurez besoin de toute votre force. D'abord, je vais aller dans la salle à manger ; ensuite, je téléphonerai à la police, si c'est nécessaire. Laureen frissonna et il se dirigea vers la salle à manger.

Quelques secondes plus tard, il revenait.

— Il est mort, dit-il. Le chloroforme, je crois. Je m'explique l'odeur qu'il y a ici. Où est le téléphone ?

Elle indiqua une poupée en crinoline rose sur le bureau et entendit Lansberg demander Scotland Yard.

— Quelle est votre adresse exacte, Laureen ? s'enquit-il en attendant la communication.

— Appartement 10, 49 Beresford Street, Westminster, répliqua-t-elle.

— Un inspecteur et un médecin légiste vont venir tout de suite, annonça-t-il un instant plus tard.

— Que se passera-t-il alors ? demanda Laureen d'une voix calme.

Lansberg eut un petit sourire : — Eh bien, les difficultés ne feront que commencer. L'inspecteur posera des questions, prendra possession de l'appartement et le fouillera de fond en comble.

— Il fouillera, répéta-t-elle les sourcils froncés. Comme c'est étrange !

Lansberg garda le silence un moment, puis reprit :

— Connaissez-vous cet homme, Laureen ?

La jeune fille détourna les yeux :

— Bien sûr que non, répliqua-t-elle.

Puis elle ajouta en hésitant :

— C'est à dire...

Lansberg posa doucement sa main sur la sienne :

— Mieux vaut que vous réfléchissiez pour savoir ce que vous voulez dire à la police.

II

L'arrivée de Scotland Yard.

Laureen regardait fixement la porte fermée de la salle à manger. D'un geste machinal, elle prit une cigarette dans un coffret. Lansberg lui donna du feu et alluma lui-même une cigarette. Pendant une seconde, il approcha de son visage les doigts qu'il avait posés sur la main de la jeune fille.

— Allez vite vous laver les mains, Laureen, et mettez un peu de parfum sur votre robe. Vous sentez le chloroforme et l'inspecteur le remarquera peut-être.

Elle obéit ; il l'entendit aller et venir dans la chambre pendant quelques minutes.

— Laureen, appela-t-il.

Et, comme elle ne répondait pas, il l'appela de nouveau.

De l'eau coulait dans la salle de bain. Au bout de quelques minutes, Lansberg sortit dans le vestibule. La porte de la salle de bain était ouverte, la lumière allumée et les robinets ouverts en grand. Il les ferma et resta debout les sourcils froncés. Trois coups de sifflet résonnèrent à l'extérieur. Puis on entendit des pas légers dans l'escalier.

Lansberg s'avança vers la porte quand Laureen entra, les yeux rayonnants. Elle tenait un sifflet de police.

— Je suis descendue pour voir si l'agent



Roman par

**ELAINE
HAMILTON**

voudrait monter, expliqua-t-elle tout essoufflée. Allons vite à la fenêtre du salon et nous l'appellerons s'il passe dans la rue.

Lansberg la suivit.

— J'aurais pu siffler d'ici et vous épargner cette peine, remarqua-t-il.

— Il est très gentil, dit-elle avec un petit rire sans joie, et j'ai besoin d'un ami...

— A quelle distance est la boîte aux lettres ? demanda Lansberg.

— Au bout de la rue, répliqua-t-elle, à cent mètres d'ici. Tenez, le voici. (Elle indiquait une silhouette qui marchait d'un pas vif). Appelez-le.

Lansberg se pencha :

— Monsieur l'agent, cria-t-il, voulez-vous monter ? Second étage.

— Je vous en prie, insista Laureen d'une voix tremblante. Je veux vous parler à vous seul avant que les autres arrivent.

Lansberg alla ouvrir et l'agent entra en demandant :

— Que se passe-t-il ? J'espère que rien de fâcheux n'est arrivé ?

— Quelque chose de très fâcheux. Nous avons trouvé un homme mort ici. Nous avons téléphoné à Scotland Yard et l'inspecteur arrivera d'un moment à l'autre. Miss Laureen est bouleversée. Voulez-vous jeter un coup d'œil dans l'appartement et attendre l'arrivée de la police.

— Certainement, monsieur.

Bentley enleva son casque. Laureen paraissait sur le seuil de la porte, pâle, mais toujours belle.

— Je vous remercie, dit-elle de sa voix douce. Dans le salon, Lansberg lui prit les mains :

— Regardez-moi comme un ami, mon enfant, et non comme un ennemi, supplia-t-il.

Elle eut un sourire un peu tremblant :

— On ne peut pas demander trop à ses amis, chuchota-t-elle.

Il lui serra la main comme pour lui donner du courage.

— Connaissez-vous cet homme, Laureen ?

— Croyez-vous qu'on me posera cette question ?

— Certainement. Pourquoi trouverait-on un étranger mort dans votre appartement ? Si vous le connaissez... vous êtes une actrice belle et renommée, et ce ne serait pas la première fois qu'un jeune écrivain se tuerait dans de telles conditions.

Il s'arrêta et il la regarda attentivement.

— Vous êtes-vous approché de cet homme ?

— Peut-être l'avez-vous touché ?

— Qui vous fait croire cela ?

— Vous n'avez pas pu voir son visage de la porte ; vous vous êtes donc approchée de lui et, à en juger d'après la forte odeur de chloroforme de vos mains, vous l'avez touché.

La jeune fille baissa la tête.

— Oui, avoua-t-elle. Je le connais. Je me suis penchée sur lui pour le voir.

— Qui est-ce ?

— Un acteur de cinéma nommé Delmond. Il y a des années, j'ai joué dans un film avec lui.

— Avez-vous une raison pour ne pas avouer que vous le connaissiez ?

Elle resta muette un instant, puis se décida :

— Oui. Nous nous sommes aimés.

Lansberg lui lâcha la main, alla à la fenêtre et revint.

— Je comprends, dit-il. Maintenant, parlons de Bertha. Vite. Le taxi qui amène l'inspecteur et le docteur arrive. Savez-vous qui a pu envoyer cet extraordinaire message téléphonique ?

— Non, répliqua-t-elle.

Et il comprit qu'elle disait la vérité.

— Pourquoi dit-on à votre femme de chambre de prendre un congé ?

— La personne qui a envoyé ce message, répondit



Laureen, connaissait bien mes habitudes. Ma femme de chambre a peur de coucher seule ici. Et, quand je passais la nuit dehors, je lui téléphonais ou lui envoyais un télégramme pour l'avertir. Elle allait alors coucher chez des amis à Clapham, je crois.

Un coup de sonnette l'interrompit.

Lansberg se pencha sur elle :

— Laissez-moi parler, conseilla-t-il. Quand on vous interrogera, dites que vous avez joué dans un film avec cet homme et qu'il venait sans doute vous demander une place au théâtre. Vous ne savez rien de plus. J'espère qu'ils ne seront pas trop curieux.

La porte du salon s'ouvrait pour livrer passage à deux hommes. Ils jetèrent un regard autour d'eux, et le plus âgé des deux s'adressa à Lansberg.

— Vous avez téléphoné à Scotland Yard, monsieur, pour annoncer que vous avez trouvé un homme

teur. D'abord connaissez-vous cet homme ?

— Non, répliqua Lansberg. Mon nom est Lansberg, continua-t-il et il tira une carte de son portefeuille. Voici mon adresse. Miss Laureen et moi, nous avons assisté à une soirée chez un ami et je l'ai accompagnée chez elle.

Il se tourna vers la jeune fille

— Savez-vous à quelle heure nous sommes arrivés ici ?

Elle secoua la tête :

— Je n'ai pas remarqué.

Bentley sortit de l'ombre :

— Il était exactement une heure douze, monsieur, quand vous avez payé le taxi.

— Miss Laureen m'a demandé de venir boire un peu de chocolat avec elle, expliqua Lansberg.

Il se tourna vers l'agent :

— Vous avez peut-être entendu la remarque de Mademoiselle ?

— Oui, monsieur ; elle a dit aussi que sa femme de chambre l'attendait toujours.

L'inspecteur Reynolds prit une note dans son calepin. Puis il leva les yeux.

— Vous êtes montés tous les deux à pied, M. Lansberg ?

— Non, nous avons pris

Elle lui saisit le bras et répondit d'une voix haletante : « Je ne sais pas, un homme endormi, ivre... mort, peut-être... »

l'ascenseur. A la porte, nous avons sonné et, comme personne ne répondait, Miss Laureen a sorti sa clé. Mais la porte s'est ouverte dès qu'elle l'a touchée. Le vestibule était obscur.

Pour la première fois, l'inspecteur Reynolds regarda Laureen.

— Elle a eu peur ? questionna-t-il.

— Pas exactement. Elle était un peu inquiète parce que c'est la première fois que sa femme de chambre faisait une chose pareille. J'ai suggéré que la servante était peut-être allée mettre une lettre à la poste et que nous n'avions qu'à attendre son retour. Ensuite, nous avons remarqué une odeur étrange. Miss Laureen a pensé que la femme de chambre avait nettoyé ses gants. Mais peut-être trouvez-vous que je vous donne des détails inutiles ?

— Au contraire, M. Lansberg. La moindre chose peut avoir une très grande importance. Etes-vous venu fréquemment ici ?

— C'est la première fois, inspecteur. Nous sommes entrés ici et, comme l'odeur était très forte, j'ai ouvert la fenêtre. Miss Laureen était pâle et je lui ai conseillé de boire du whisky, mais elle a refusé.

Les yeux de l'inspecteur examinèrent la robe pailletée d'argent de la jeune actrice.

— Et ensuite, monsieur ?

Lansberg fit un effort pour se rappeler et raconta alors l'histoire des souliers.

— Vous avez ces souliers ici, mademoiselle ? demanda l'inspecteur.

— Non, répliqua la jeune fille. Je les ai oubliés. Ils sont chez M. Spencer.

— L'adresse, s'il vous plaît ?

L'inspecteur Reynolds sortit de nouveau son crayon.

— M. Richard Spencer, 4 Clarence Road, Chelsea, intervint Lansberg.

Puis il tendit le papier où Bertha avait copié le message téléphonique.

— Connaissez-vous la cause de la mort, Dr Tempest ? demanda ensuite Lansberg en se tournant vers le docteur.

— C'est probablement le chloroforme, répondit le médecin. L'autopsie

seul nous donnera une certitude. Il est mort depuis deux ou trois heures au moins.

— Qui est cette Miss Gilbert qui a téléphoné ? interrogea le détective.

La jeune fille secoua la tête. Elle avait perdu son

animation habituelle et Lansberg remarqua que le docteur la regardait attentivement.

— Je ne sais pas, je ne connais personne de ce nom, mais c'est sûrement quelqu'un qui connaissait bien mes habitudes. Bertha ne couche jamais seule ici la nuit et, si je décide à l'improviste de ne pas

La boîte aux lettres est au bout de la rue.

entrer, je l'avertis afin qu'elle aille passer la nuit chez des amis.

— Où habitent ces amis ? demanda Reynolds.

— A Clapham, je crois. Je n'ai jamais su l'adresse, car elle a sa clé et revient le lendemain matin.

— En ce cas, mademoiselle, elle reviendra à midi, suivant vos instructions.

Laureen fit un signe d'acquiescement.

L'inspecteur réfléchit quelques instants : — Quand vous avez lu ce message, dit-il, vous ignoriez tout du drame ?

Lansberg jeta un regard à Laureen et répondit d'une voix calme :

— Nous étions vaguement inquiets et Miss Laureen m'a demandé de faire le tour de l'appartement. Je suis sorti par là (il indiquait la porte de la chambre) et je suis passé par la salle de bain.

— Miss Laureen vous accompagnait, suggéra l'inspecteur nonchalamment.

— Non, elle est restée ici.

Le policier se tourna vivement vers la jeune fille.

— Et, quand M. Lansberg a été sorti, vous êtes allée voir l'homme mort, mademoiselle !

(A suivre.)

ELAINE HAMILTON.

(Traduit de l'anglais par JANE FOURNIER-PARGOIRE.)

Un homme endormi, ivre... mort peut-être. J'ai seulement donné un coup d'œil.

Elle a tué Delmond

ée. Allons
s'il passe

ner cette

rire sans

lettres ?

nt mètres

silhouette

monter ?

oix trem-

nt que les

mandant :

e fâcheux

us avons

nt téléphoné

n moment

ulez-vous

attendre

issait sur

e. Louce.

enfant, et

ses amis,

r du cou-

n ?

question ?

à étranger

naissiez...

ne serait

se tuerait

homme ?

la porte ;

en juger

os mains,

me suis

nd. Il y

ouer que

écida :

fenêtre et

arlons de

eur et le

voyer cet

ambre de

répondit



COMME tout assassin qui se respecte et qui cherche un alibi susceptible de passer pour irréfutable une fois le meurtre commis, tout trafiquant en marge de la loi se doit d'avoir une profession qui puisse être une couverture suffisante en cas d'enquête.

Un souteneur digne de ce nom possède un métier, plus ou moins honorable, il est vrai, mais toujours légal.

A la traditionnelle question : « Quelles sont vos ressources ? » il suffira qu'il réponde : « danseur mondain, représentant, ou garçon de course », pour que l'honneur soit sauve.

Lorsque le trafic en vaut la peine, qu'il est suffisamment intéressant pour en couvrir les frais, la meilleure couverture est encore un magasin débitant une quelconque marchandise. Il arrive d'ailleurs que la boutique ne soit pas louée et installée uniquement dans le but de servir à un commerce clandestin, mais qu'un boutiquier jusque-là honnête s'aperçoive un jour, après avoir passé des années à débiter une marchandise d'un rapport insignifiant, qu'il lui serait beaucoup plus profitable de vendre des femmes, de la drogue, de la marchandise de contrebande ou toute marchandise interdite d'un rapport plus certain.

Très souvent, il y a association. Le filou apporte sa science du commerce, le commerçant son fonds bien achalandé, son nom honorablement connu.

Un boucher qui ne donne pas le poids, le tailleur qui vous vend un costume en tissu anglais, mais qui achète ses draperies à Roubaix, le comptable spécialisé dans l'art de tromper le fisc, le propriétaire d'immeuble spécialisé dans la location au mois de bureaux luxueusement meublés, permettant au premier carambonilleur venu de faire figure de commerçant sérieux, tout cela, c'est du truquage... Mais c'est là monnaie courante.

Il est plus rare qu'on achète des stupéfiants chez un épicier, ou qu'on trouve comme salon d'essayage chez un tailleur un discret boudoir et de jolies femmes prêtes à satisfaire tous les désirs du client...

L'ANTIQUAIRE D'AMOUR Un jour de désœuvrement, j'étais entré dans une petite boutique d'antiquaire perdue dans le vieux

quartier du Marais. Je fis ainsi connaissance de M^{me} S... Parmi un amas invraisemblable d'objets hétéroclites, de bijoux vrais ou faux, de bonbonnières de Saxe, de vases de Delft, de crêdences Renaissance et de secrétaires Louis XVI, j'avais découvert quelques bibelots intéressants à des prix invraisemblables ; ces occasions me firent revenir maintes fois, et, peu à peu, je nouai de cordiales relations avec l'antiquaire.

Si bien qu'un jour, tandis que nous bavardions amicalement, M^{me} S... finit par m'avouer le secret de son négoce.

Pendant vingt ans, elle avait exercé son métier d'antiquaire en toute honnêteté. Le hasard lui avait mis un jour entre les mains deux ou trois petits bronzes libertins et quelques gravures japonaises d'un réalisme excessif.

C'était déjà la crise, la belle antiquité ne se vendait plus. Par contre, à son grand étonnement, ces quelques objets furent rapidement enlevés, et à prix d'or.

Elle n'eut rien de plus pressé (cela se comprend) que de se réassortir d'objets du même genre : livres anciens illustrés de gravures plus que galantes, cires italiennes érotiques, ivoires japonais du même goût...

Pour l'aider dans ce commerce délicat, l'antiquaire eut l'idée de s'adjoindre une jolie fille, ce qui lui permit de monter ses prix.

Mais le genre de marchandise que s'acharèrent les amateurs est assez difficile à trouver, et le réassortiment en est délicat. Alors elle s'aperçut que nombre de ses clients d'âge mûr venaient bien souvent pour repartir les mains vides, leurs regards s'arrêtant davantage sur les formes de la vendeuse que sur la marchandise présentée.

Maintenant, M^{me} S... a trois vendeuses ; c'est peut-être beaucoup pour une si petite boutique, mais ce n'est pas de trop pour l'arrière-boutique aménagée par l'antiquaire avec toute l'ambiance voulue.

Trois pièces transformées en boudoirs luxueux avec les vieux meubles et les bibelots de la boutique, des lumières douces, aux murs des gravures

— J'étais entré dans une boutique d'antiquaire.

montrant des étreintes savantes, bref... de quoi contenter les plus difficiles.

Une sortie discrète sur la cour complète cette installation qui permet aujourd'hui à M^{me} S..., malgré la crise de plus en plus grave, de faire des affaires d'or.

Une patente d'antiquaire est plus facile à obtenir qu'une licence de « tôle », et c'est tellement plus respectable !...

FRIVOLITÉS EN TOUS GENRES Une petite boutique de gants et de frivolités pour dames au Quartier Latin.

J'y suis venu un jour avec Suzy. Suzy est une excellente amie, mais rien de plus. Elle est très jolie fille, et ce n'est pas l'envie de pousser mes relations avec elle plus loin que la stricte amitié qui fait que nous sommes restés camarades : les goûts amoureux de Suzy en sont la seule cause ; elle est ce que M. Bourdet appelle une « prisonnière ».

Le jour où nous sommes venus chez son gantier, deux femmes d'allure très masculine parlaient avec une vendeuse. La coïncidence m'amusa, et, en sortant, je fis part à Suzy de ma remarque.

— Si j'avais pu te faire monter avec moi au premier, tu aurais été certainement plus étonnée, me dit-elle.

« Si cela t'amuse, en prévenant la patronne, nous pourrions peut-être y aller ensemble. »

Bien entendu, cela m'amusa ! La patronne ne s'opposa pas à ma visite et je découvris une nouvelle boutique clandestine.

Après la fermeture de certains bars spécialisés dans ce genre de clientes, la patronne d'un de ces établissements s'associa avec la marchande de frivolités, qui était une de ses amies, et transforma le premier étage en salon de thé. Mieux : on installa même trois chambres pour les femmes mariées qui ne pourraient se livrer à domicile et en toute tranquillité à leur sport favori.

Les lesbiennes sont nombreuses à Paris. Etant donné l'absence presque totale dans la maison d'individus du sexe dit fort, elles apprécient fort ce salon de thé d'un nouveau genre. Les clientes sont nombreuses et, bien entendu, elles ne peuvent faire autrement que d'acheter ce dont elles ont besoin à la boutique dont les vendeuses et la patronne, adeptes de Sapho, ne sont pas là seulement pour vendre des gants ou des écharpes.

— Nous avons nos habitudes, m'a dit la directrice, notamment beaucoup de jeunes filles de bonne famille qui craignent les suites d'un flirt masculin, les hommes n'étant pas assez raisonnables.

Mais nos meilleures clientes sont des étrangères venues à Paris pendant la saison et qui se rattrapent ici d'une continence à laquelle les oblige, dans leur pays, la respectabilité.

LA CARTOMANCIENNE ENTREMETTEUSE

Une plaque sur la porte d'un immeuble neuf de Passy : « M^{me} Ida. Tarots, lignes de la main, marc de café. »

Madame a dit à Monsieur :

— Je vais chez la cartomancienne, cette après-midi.

C'est une femme extraordinaire. L'ennui, c'est qu'il me faudra attendre, car c'est fou ce qu'elle peut avoir de clients.

Monsieur hausse les épaules :

— Si cela t'amuse !

Et, le jour même, Monsieur est trompé une fois de plus.

Certes, M^{me} Ida tire les cartes et lit les lignes de la main, mais la principale activité de la devineresse consiste à deviner quel est le monsieur qui conviendra le mieux à chacune de ses clientes, le vieux richard au portefeuille généreux ou le beau gigolo que l'on paye.

On se confie à sa cartomancienne.

Après avoir dit à la vieille dame sentimentale qu'elle rencontrerait un beau jeune homme brun, ou à la petite épouse du modeste fonctionnaire que le millionnaire qu'elle attend ne saurait tarder, M^{me} Ida a compris que le plus simple était encore de les mettre en présence.

Elle a trouvé un commanditaire qui a compris tout l'intérêt de la combinaison, puis elle a quitté le modeste appartement de trois pièces de la Butte pour les deux étages de huit pièces à Passy.

Elle tire tout de même parfois les cartes... quand on le lui demande...

ESSAYAGES EN TOUS GENRES

Paris n'est pas la seule capitale au monde qui ait des boutiques truquées.

C'est un soir, à Madrid, que D..., un peintre très coté, m'invita à venir avec lui chez son tailleur pour un essayage.

J'espérais une sortie plus amusante ce soir-là, mais il insista.

Sur l'Alcala, une maison d'aspect cossu dont la porte est garnie de deux plaques : « tailleur pour dames », « tailleur pour hommes ».

Quatre étages de la maison sont occupés par ce commerce vestimentaire.

Nous montons au second. La porte ouverte, c'est un salon banal comme tous les salons de tailleur.

D... m'entraîne en habitué de la maison vers le fond de la pièce, ouvre une petite porte, et nous nous trouvons dans une petite chambre aux boiseries sombres, meublée d'un guéridon, de deux fauteuils confortables et d'un large divan.

Une soubrette nous apporte deux fines à l'eau. Curieuse maison... Comme je vais interroger D... sur la coutume étrange qu'ont les tailleurs madrilènes d'offrir à boire à leurs clients pour les faire patienter en attendant leur essayage, un homme entre deux âges, aux tempes grisonnantes, fait son entrée et serre la main à mon compagnon.

— Monsieur vient aussi pour un essayage ? lui demande-t-il.

Comme je vais protester, D..., à mon grand étonnement, lui répond affirmativement.

— Les voulez-vous brunes ou blondes ? demande-t-il à D...

— Deux brunes, ce sera plus couleur locale, répond D..., et des nouvelles si possible.

L'homme sorti, je peux enfin interroger mon ami.

— Tu es ici dans la meilleure maison de rendez-vous de Madrid.

« Au premier et au deuxième, tu as le tailleur pour hommes, c'est l'entrée des messieurs ; au troisième et au quatrième,



le tailleur pour dames, qui est, bien entendu, l'entrée des dames.

« L'avantage de cette maison, c'est qu'en dehors des femmes on peut également se faire habiller, très bien d'ailleurs, ce qui crée un alibi parfait.

« Un seul danger : les hommes mariés risquent d'y rencontrer leur femme, car le patron ne connaît pas les noms de ses clients. L'aventure est arrivée à l'un de mes meilleurs amis, un peu par sa faute d'ailleurs.

« Il aimait les rouses véritables, un article assez peu courant comme chacun sait. Il avait donc épousé une rousse, qui par malheur s'habillait chez ce même tailleur. Mon ami avait le défaut de ne pas savoir où s'habillait sa femme.

« Il avait promis au patron de la maison la forte somme si on lui procurait une femme rousse.

« Le patron pensa immédiatement à la femme de mon ami qui était

Ici, le spectacle se corse par la vue d'un déshabillage complet.

sa cliente et s'arrangea pour lui faire comprendre qu'il pouvait la mettre en rapport avec un monsieur qui lui payerait volontiers ses robes.

« Et c'est ainsi qu'un jour mon ami se trouva dans un salon du premier étage en présence de sa femme.

« Heureusement, c'était un gentleman... »

Deux femmes en robe de ville viennent d'entrer. Deux belles filles. Conversation mondaine, boissons glacées...

Je vous fais grâce de la suite.

GLACES INDISCRÈTES En général, quand il est question de femmes, quel que soit le commerce, le but recherché est la maison de rendez-vous.

A Vienne, je devais connaître un truquage plus nouveau.

Une fille du « Fémina » m'emmena dans une maison de gaines, soutiens-gorge et corsets, ouverte dans un quartier élégant de cette ville. Un magasin fastueux, aux multiples salons d'essayage brillamment éclairés, et garnis de glaces.

— Les modèles qu'on y trouve, m'expliqua-t-elle, sont parfaits et nombreux, mais ce qui attire surtout les clientes, ce sont les prix extrêmement modiques qu'on y pratique.

— Comment fait-il des affaires, le propriétaire ? m'étonnai-je.

— Par autre chose que des gaines et les corsets ! s'écria mon guide en riant. Ce qu'elles ignorent, les clientes, c'est que, lorsque elles se déshabillent pour effectuer un essayage derrière les glaces sans tain, vieux truc des maisons de voyeurs, des yeux d'hommes sont à l'affût.

En effet, chaque salon est flanqué sur trois faces d'une petite loge pouvant contenir un spectateur.

Comme on le sait, le plaisir du voyeur n'est pas d'admirer une femme nue, comme on peut en voir au music-hall, mais bien de surprendre un spectacle interdit. Un voyeur digne de ce nom préfère cent fois la vue d'une cuisse médiocre, mais dévoilée par accident ou par inadvertance, au plus joli corps de femme exhibé sur une scène sous le feu des projecteurs.

Ici, le spectacle se corse encore par la vue d'un déshabillage complet.

Inutile de dire le succès que put avoir pareille entreprise. En plus des clientes réelles, le patron de la maison recrutait dans les boîtes de nuit des « professionnelles » qu'il payait pour venir se déshabiller et faire le simulacre d'un essayage.

C'est ainsi que la fille qui m'emmena dans cette maison connaissait le truc.

Elle venait là deux fois par semaine l'après-midi et, pour dix schillings, faisait trois fois la cliente, dans trois salons différents.

La maison fut d'ailleurs fermée peu de temps après par la police. Cette fermeture se fit discrètement pour ne pas ennuyer les clientes qui avaient été prises au piège.

La dénonciation vint de marchands furieux d'une concurrence dangereuse et, qui, étonnés des prix que pouvait consentir cette fameuse maison, voulurent faire une petite enquête. L'un d'eux y vint comme voyeur, comprit le truc et alerta la police.

Peut-être même, le dénonciateur revint-il plusieurs fois, avant de prévenir la police...

Bien d'autres commerces trafiquent des femmes. Sans parler des postes privés, qui sont surtout le réceptacle des réponses aux petites annonces des professionnelles de l'amour, les

villes où les maisons de tolérance ont été interdites, telles Strasbourg et d'autres cités de l'Est, voient fleurir des salons de thé et des pâtisseries dont les serveuses servent autre chose que des gâteaux ou des tasses de thé dans les chambres que l'on trouve au-dessus du magasin...

Combien d'hôtels pour voyageurs de commerce possèdent des servantes gracieuses qui non seulement font les lits, mais qui, pour une honnête rétribution, ne demandent pas mieux que de les occuper !

Le patron de l'hôtel ferme les yeux, car la clientèle vient chez lui de préférence.

HUITRES A LA COCAINE

Tout le monde sait qu'une paisible pension de famille de Passy pouvait se transformer en place forte pour conspirateurs, et qu'un antiquaire de la rive gauche était en réalité un directeur d'arsenal clandestin.

Après la femme, la marchandise la plus facile à vendre est sans conteste la drogue. Aussi les trafiquants usent-ils de tous les moyens pour camoufler leur commerce. Il existait naguère à Montmartre une pharmacie de première classe connue seulement de quelques initiés qui livrait de la cocaïne sous la forme de cachets pour maux de tête.

De la drogue chez un pharmacien, c'est assez sa place ; mais il y a aussi des marchandes de fleurs qui, dans les boîtes de nuit, la dissimulent dans une gracieuse boutonnière fleurie ; il y a encore les Chinois misérables qui circulent dans Paris les bras encombrés d'une pacotille soi-disant asiatique, en réalité fabriquée en Allemagne et qui cachent dans le double fond de bibelots truqués, un authentique produit d'Asie : l'opium.

Il ne faudrait pourtant pas croire que le premier Chinois venu qui viendra vous agiter sous le nez ses boîtes à cigarettes et ses vases d'un goût douteux pourra vous vendre de l'opium comme un vulgaire paquet de cure-dents, ou que l'Arabe qui trimballe ses peaux de biques et ses bretelles est porteur de petits paquets de kif. Ces trafiquants jaunes ou bistrés sont relativement peu nombreux et possèdent leur clientèle attirée. En général, ce sont plutôt des intermédiaires, et ils revendent leur dangereuse marchandise à d'autres revendeurs plus directement en rapport avec le client possible, garçons de café, chasseurs de grands hôtels ou de boîtes de nuit, barmans ou dames de lavabo.

Où le trafic devient plus étrange, c'est lorsque le vendeur est un poissonnier ou un épicier.

J'ai connu ces deux cas en Italie, où je voyageais en compagnie d'un garçon charmant, mais intoxiqué. C'est à Trieste qu'il se procurait de la cocaïne, dans une poissonnerie.

Le même moyen fut également employé en France. La drogue arrivait à l'intérieur de coquilles d'huitres, ou au besoin à l'intérieur de poissons frais, enfermée dans de petits tubes métalliques.

Mme Ida tire les cartes et lit les lignes de la main.

La poissonnerie qui la fournissait avait ses propres pêcheurs ; au large des côtes, le bateau porteur de la marchandise attendait la venue de ceux-ci qui, après avoir transporté la drogue à leur bord, se livraient innocemment à la pêche. Le poisson fraîchement pris servait de cachette.

A Milan, c'est chez un épicier du centre de la ville, non loin des Arcades, que mon compagnon se procurait le poison qui lui était indispensable. Cocaïne et héroïne arrivaient ici d'Allemagne à l'intérieur de boîtes de conserves. L'homme non prévenu aurait été stupéfait de constater les prix qu'atteignaient dans cette boutique de simples sardines ou de vulgaires petits pois...

BISTROTS SPÉCIALISÉS

Non loin de la place Blanche, un petit café d'aspect insignifiant. C'est pourtant là le rendez-vous de tout un clan de la pègre parisienne.

Il n'est pas fermé comme un bar à la mode, nul rideau ne voile sa devanture ; et, pourtant, essayez d'y entrer et de vous faire servir une consommation, sans être accompagné par quelqu'un de la bande !

Dès votre apparition, les conversations s'arrêtent, un silence hostile plane sur l'assemblée.

Vous demandez un café au barman :

— Y en a pas.
— Donnez-moi un demi, alors.
— J'ai pas de bière.

Le ton devient de plus en plus rogue.

Le mieux, à ce moment, est de ne pas insister et de partir si l'on veut éviter une histoire désagréable.

Je me demande pourquoi cet établissement n'est pas disposé comme un bar que j'ai connu à Barcelone et qui était le repaire des voleurs du coin. Le garçon qui fournissait ce curieux bar en cigarettes de contrebande m'y emmena un jour.

C'était, sur le Parrallelo, une maison bourgeoise dont on montait deux étages. Arrivé sur le palier, on sonnait, un garçon ouvrait la porte et, par un vestibule très banal, nous menait jusqu'au bar proprement dit.

Tout y était, le zinc, les tables de marbre, les banquettes de moleskine et quelques réclames d'anis et de manzanilla sur les murs. De cette manière, l'assemblée ne risquait pas d'être dérangée par une arrivée intempestive.

A Paris aussi il existe des cafés dont l'arrière-salle n'est qu'un vulgaire tripot. D'autres sont bien connus pour abriter dans leur sous-sol une clientèle exclusivement composée d'amoureux, qui se livrent dans une pénombre propice à des étreintes assez poussées.

Beaucoup de cafés éloignés du centre de Paris reçoivent une clientèle assidue qui exigerait plutôt la présence d'une sous-maitresse que celle des garçons de café.

J'ai connu dans la rue Saint-Jacques un bistrot fréquenté par des noirs. Là n'était pas son originalité, car des cafés fréquentés par des nègres, ce n'est pas ce qui manque à Montmartre.

Celui-ci était le refuge des adorateurs du culte « Vaudou ».

C'était la cave du café qui servait de salle de réunion, une cave voûtée, au sol de terre battue, garnie dans un coin d'une sorte d'estrade décorée des signes du zodiaque, surmontée de crânes et de tibias, ornée d'une conque, le « lambi », instrument avec lequel les sorciers, les « papalois » se parlent à la nouvelle lune. L'ensemble formait un « homefort », l'autel du culte Vaudou. Au-dessus, des mulâtres et des nègres jouaient au billard et buvaient des pernod...

R.-G.-A. GRÜN.

(Suite page 15.)

LA MORTE DU PONT-D'ENFER

BOURGES

(De notre envoyé spécial.)

Le gendarme Girault a-t-il volontairement tué sa maîtresse en lui maintenant la tête dans l'eau d'un fossé et en essayant ensuite de faire admettre la version d'une double tentative de suicide ? Telle est la question que nous nous posions avant d'arriver à Sancoins, cette charmante petite ville berchonne où tout paraît si calme, si paisible... Question pénible pour nous qui avons eu si souvent, au cours de ces sept dernières années, l'occasion de féliciter la maréchaussée française pour son activité, sa tenue et, aussi, ses qualités morales.

Le gendarme Girault a-t-il tué ? Question redoutable à laquelle, comme nous, vous serez sans doute incapables de répondre même après avoir pris connaissance des faits le plus minutieusement possible.

Le gendarme Girault a-t-il tué ? Oui ? Peut-être... Non ? Peut-être... Mais voyons d'abord le personnage principal du drame.

LE GENDARME GIRAULT

Léon Girault, âgé de trente-sept ans, marié, père de trois enfants, Girault appartenait à la brigade de Sancoins depuis 1933.

Et, pendant trois ans, à Sancoins, on avait considéré Girault comme un époux parfait, un père modèle et un très bon gendarme.

— Excellente recrue, avait décrété un jour, le maréchal des logis.

Tous ses hommes s'étaient montrés du même avis et Girault, à dater de cette époque déjà lointaine, avait été unanimement estimé dans le pays où l'on disait de lui :

— Quel gentil garçon !
— Gentil ? Oui, mais il ne badine pas avec les maraudeurs ou les braconniers ; il les a à l'œil, ceux-là !

— Je trouve qu'il a bien raison : « juste, mais sévère », telle devrait être la devise de tous les gendarmes.

— En tout cas, Girault a bien des qualités. Et il sait avoir pitié lorsque c'est nécessaire.

— Un brave homme, quoi !
— Un brave homme...

Ainsi parla-t-on de Girault, jusqu'en 1936.

C'est-à-dire jusqu'au jour où il fit la connaissance d'Alice Lesse.

ALICE LESSE Alice Lesse, née Terrasson, âgée de vingt-neuf ans, était bien connue de tous les habitants de Sancoins.

Elle était surtout connue, hélas ! pour ses mœurs plus que légères, et les plus modérées à son égard se permettaient cependant d'affirmer qu'elle n'était pas — loin de là ! — un modèle de bonne tenue.

Quant aux autres, à ceux « qui ont la langue bien pendue », comme on dit encore fréquemment ici, ils ne se gênaient pas pour chuchoter :

— Paraît qu'elle a eu plus d'amants que toutes les autres femmes de la ville réunies.

— Si on voulait écrire leurs noms à la craie, il y n'aurait pas assez de place sur les murs de la mairie.

— Et puis, de quoi vit-elle exactement ?
— C'est pourtant facile à deviner.

— Expliquez-vous...

— Elle vit de ce que lui donnent ses amants.

— Oh !

— Vous vous figuriez peut-être qu'elle accordait ses faveurs gratuitement.

— Quelle horreur !

— Le plus grave, c'est qu'elle a réussi à séduire un gendarme !

— Lequel ?

— Girault.

— Lui ? Mais il est marié et père de famille.

— Et sérieux aussi, allez-vous me dire.

Seulement, s'il était sérieux autrefois, il ne l'est plus maintenant. Il ne pense qu'à cette fille, néglige sa famille et son travail pour elle.

— Quelle créature !

— A qui le dites-vous ! D'autant plus qu'il paraît qu'elle est d'une malpropreté repoussante.

— Allez donc comprendre quelque chose aux hommes...

Il nous faut bien dire, malgré tout le respect dû à une morte, que les gens n'avaient pas tout à fait tort qui jugeaient aussi sévèrement Alice Lesse.

Celle-ci, en effet, menait non seulement une existence plus que cavalière, mais encore était sale physiquement ; ignorant les plus élémentaires lois de l'hygiène. Elle habitait une petite pièce sordide, meublée d'un sommier percé — sans matelas, ni

draps, ni couvertures, — d'une table et d'une chaise. Tel était le triste logis dans lequel Alice Lesse recevait ses « conquêtes ».

PROLOGUE Le drame, en réalité, commença il y a deux mois environ. A cette époque, sans prévenir personne, Girault disparut soudain de la gendarmerie de Sancoins.

Qu'était-il donc devenu ?

Son adjutant patienta une journée, puis, connaissant quelque peu ses affaires de cœur, il se dit que le malheureux, las d'une liaison qui le discréditait aux yeux de tous, avait peut-être mis fin à ses jours. Il prit donc des mesures énergiques et fit explorer, pendant la moitié de la semaine qui suivit, les bois environnants, l'étang de Jaoulé et le canal.

— C'est un brave type ; il mérite mieux que ça.

— Justement, ça va le désintoxiquer.

— Si tu pouvais dire vrai !

— Pourquoi pas ? Un mois et demi sans la voir, et il n'y pensera même plus.

— Espérons-le.

Car Girault, il faut le souligner, avait gardé l'estime de ses collègues malgré son changement de conduite.

Malheureusement, ainsi qu'on le verra par la suite, son séjour à Saint-Amand ne devait pas avoir sur lui et sa funeste passion le résultat qu'escomptaient ceux qui lui portaient intérêt.

Bien au contraire !

« C'EST UN ACCIDENT » Quelqu'un de fort étonné, ce fut assurément l'adjutant de gendarmerie lorsque, l'autre mardi, à six heures du matin, Girault lui déclara fort calme :

— Vous allez avoir du travail, aujourd'hui.

— Du travail ?

Weidmann à "la Voulzie"



Les reconstitutions des crimes de Weidmann se poursuivent. Cette semaine, le parquet de Versailles avait décidé la reconstitution de l'assassinat du jeune impresario Roger Leblond tombé sous les coups de Million et de Weidmann, dans la sinistre petite villa de « La Voulzie », à la Celles-Saint-Cloud. On remarque en haut Weidmann longeant le mur qui le conduira à la villa tragique. Au-dessous : Le parquet, avant la reconstitution. On reconnaît de gauche à droite : M^e Henri Gérard, M. Sirot, chef de la Sûreté versaillaise, M. Berry, juge d'instruction, et M. Roches, commissaire à la police judiciaire. (Safara.)

Mais nulle part on ne trouva la moindre trace de Girault.

De plus en plus inquiet, l'adjutant allait avertir ses supérieurs, lorsque, le matin du cinquième jour, le gendarme disparu rentra à la caserne.

Tout penaud, la tête basse, il tenta d'expliquer :

— Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela. J'avais le cafard...

— Où étiez-vous ?

— Chez ma maîtresse.

— Chez la femme Lesse ?

— Bien sûr.

Il avait l'air las, très las.

— Mais pourquoi cette figure ?

— Je ne sais pas, non, je ne sais.

Et, véritablement, il lui était impossible de répondre autre chose.

Le cafard, voilà tout...

Mais, l'adjutant ayant fait — ce qui était normal — un rapport sévère sur cette absence illégale, Girault se vit infliger quarante-cinq jours d'arrêts qu'il dut aller accomplir à Saint-Amand.

Dès qu'il fut parti, tous ses camarades s'exclamèrent :

— Bravo ! Ça va lui faire oublier son Alice.

— Oui, quelque chose à constater.

— Expliquez-vous.

— C'est pas difficile : il s'agit de mon amie.

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Elle est morte.

— Hein !

— Elle est morte, je vous dis.

Et, sans manifester la moindre émotion, mais très pâle, Girault raconta l'histoire de la mort de sa maîtresse :

— Dans le courant de la nuit — n'oubliez pas que je revenais de Saint-Amand — comme je désirais revoir au plus tôt Alice Lesse, j'ai « fait le mur » et j'ai été la rejoindre. Elle était à peine habillée, mais elle voulut néanmoins faire une promenade avec moi.

« Nous avons été près du canal et c'est alors que l'accident s'est produit. A un certain moment, nous longions le contre-fossé lorsque nous avons glissé dans l'eau. J'ai aussitôt essayé de sauver ma compagne, mais en vain ; je n'ai pas pu la remonter complètement sur l'accotement, ni du côté du canal, ni de l'autre côté. Voilà ! »

L'adjutant bondit :

— Et vous n'avez pas appelé au secours ? Vous n'avez prévenu personne ?

— Non, j'étais affolé, je voyais qu'elle ne donnait plus signe de vie... Je suis rentré ici... Je me suis couché...

— Où est-elle ?

— Là-bas, le long du canal, au deuxième tournant, près du Pont-d'Enfer. Mais, je vous le dis, c'est un accident.

Déjà l'adjutant alertait ses collaborateurs.

L'ENQUÊTE Ce furent les collègues de Girault qui, en présence de celui-ci, eurent le triste privilège d'aller relever, à l'endroit indiqué, le cadavre d'Alice Lesse.

La malheureuse était étendue dans le fossé, profond de 45 centimètres environ, mais ses pieds seuls baignaient dans le ruisseau.

Crime ? Accident ?

On ne savait pas ; on avait presque peur de savoir.

Et Girault qui répétait, inlassablement :

— C'est un accident, je vous dis. C'est un accident !

A onze heures arrivaient sur les lieux les magistrats du parquet de Saint-Amand : M. Audibert, procureur de la République, et M. Morère, juge d'instruction, qu'accompagnaient M. Lemoine, greffier ; le capitaine de gendarmerie Boucher et le Dr Foulatier, médecin légiste.

Devant eux, Girault répéta son récit, sans y changer un mot.

— C'est un accident, c'est un accident...

Que s'était-il passé ?

Une fois de plus la question se posait, terrible :

Crime ? Accident ?

Malgré les dénégations de Girault, de nombreux détails permettaient aux enquêteurs d'opter pour l'hypothèse de l'assassinat :

1^o Étant donné les lieux, le gendarme aurait parfaitement pu sortir son amie de l'eau.

2^o Or, il avait bien commencé à opérer ce sauvetage puisque les pieds seuls de la victime baignaient dans le ruisseau.

3^o L'autopsie prouvait que l'estomac de la victime contenait une importante quantité de vase ; par contre, dans le contre-fossé du canal, la nappe d'eau n'était que d'une dizaine de centimètres et recouvrait un fond de vase de 20 centimètres. Ces deux points laissaient donc supposer que, si Alice Lesse avait succombé à l'asphyxie, c'est que sa tête avait été maintenue assez longtemps dans la vase.

4^o De plus, pourquoi Girault avait-il conduit son amie au bord du canal, alors qu'il avait coutume de la voir chez elle ?

5^o Pourquoi, enfin, n'avait-il pas été chercher un médecin ?

On pouvait donc, en admettant le crime, reconstituer l'affaire de la façon suivante :

Girault est fou d'Alice Lesse. Pour elle, il emprunte de l'argent, vend les quelques valeurs qu'il possède, « fait des bêtises ». Ses visites dans le taudis de la jeune femme deviennent de plus en plus nombreuses. Son court exil à Saint-Amand, loin de calmer son désir, ne fit, nous l'avons dit, que l'exaspérer.

Il revient donc à Sancoins. Apprend-il que, pendant son absence, Alice Lesse a accordé ses faveurs à d'autres ? Peut-être. Toujours est-il qu'on peut envisager, le drame de la jalousie.

Girault veut se venger. Sous un prétexte quelconque, il entraîne sa maîtresse au bord du canal, la pousse dans le fossé et lui maintient la tête sous l'eau en attendant que mort s'ensuive.

Ou bien, agit-il pour se venger de la disgrâce que la pauvre Alice, bien involontairement, lui avait fait avoir et dont il la rendait responsable.

L'affaire s'est-elle passée ainsi ?

Il faut croire que magistrats et gendarmes furent de cet avis, puisque, le lendemain de la découverte du corps d'Alice Lesse près du Pont-d'Enfer, Girault était inculpé d'homicide volontaire avec préméditation et conduit à la prison de Bourges...

... Tandis que la dépouille mortelle de la victime, suivie de quelques rares amies, prenait le chemin de Lurcy, son pays natal...

HYPOTHÈSE Pour ma part, je dois le dire bien franchement, je ne suis pas persuadé, mais là pas du tout persuadé de la culpabilité.

Plus exactement, je ne crois pas que Girault ait prémédité son forfait.

Et cette opinion découle d'une longue conversation que j'eus avec un fonctionnaire retraité et qui connaissait aussi bien Girault. Ce brave homme, un septuagénaire, commença par me dire, alors que nous étions installés devant une bonne bouteille de saucer :

— Je pars du principe suivant : Léon Girault est incapable d'avoir commis un forfait aussi odieux.

— Cependant, les constatations médicales...

— Laissez-moi terminer. Donc Girault va se promener avec son amie sans avoir la moindre intention homicide. Mais il a

(Suite page 14.)

GEO GUASCO.

UN SAVANT AMÉRICAIN ACHÈTE LE CRÂNE D'UN FORÇAT VIVANT



Il s'est assuré par contrat le crâne de Silvestre Matuska.

MALCOLM COFFREY, le célèbre savant et criminologue américain, vient de faire un voyage en Europe pour acquérir les crânes des criminels les plus intéressants. Il s'est assuré par contrat le crâne de Silvestre Matuska, le dynamiteur de chemins de fer, crâne qu'il risque d'attendre quelques années encore puisque le dangereux fou vient de voir sa condamnation à mort commuée et ne sera pas exécuté.

Coffrey, en quittant Budapest, s'est dirigé tout droit vers les mines de sel où travaillent les forçats roumains. Parmi ceux-ci, il y en avait un qui l'intéressait particulièrement : Sile Constantinesco, parricide de vingt-trois ans, condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Pourquoi le célèbre criminologue s'intéressait-il tant à cet ancien étudiant ? Qu'est-ce qui l'incitait à faire exprès ce long voyage et à s'assurer la tête du forçat après sa mort ? Pour répondre à cette question, il faut évoquer dans tous ses détails l'histoire du crime abject de Sile Constantinesco.

LES PERSONNAGES DU DRAME

Le père de Constantinesco, Alexandre, était un contrôleur des chemins de fer en retraite. On connaît l'existence que mènent ces an-

ciens employés : il avait une petite maison, une pension, quelques économies ; en somme, une existence tranquille et sans histoire, le repos bien mérité après de dures années de labeur. Alexandre Constantinesco adorait son fils unique. Il lui assurait une bonne instruction, lui achetait de beaux vêtements, le dorlotait, et, quand, parfois, il trouvait que son fils dépensait trop et rentrait trop tard la nuit, il lui adressait seulement d'affectueuses remontrances, espérant qu'il s'amendrait...

L'autre victime, Euphrosine Constantinesco, la mère du monstre, était une femme effacée et douce, qui ne vivait que pour son fils. Par excès de tendresse, comme font beaucoup de mères, elle commettait même de graves imprudences en donnant secrètement de l'argent à Sile pour compléter les allocations paternelles. Désirant voir son fils heureux, elle croyait bien faire en lui offrant l'occasion de se distraire et songeait par avance au bonheur de le voir un jour rentrer, son diplôme à la main.

Passons maintenant aux personnages de second plan. L'un d'eux, Michel Balanescu, était un employé de la ville. Passant pour un garçon honnête et sérieux, il fréquentait les milieux étudiants. C'est là qu'il fit la connaissance de Sile dont il ne tarda pas à devenir l'ami inséparable.

Michel Balanescu était, prétend-on, au courant du crime ; en tout cas, il aida son ami à vendre les pièces d'or volées. Enfin, un dernier personnage : la femme indispensable. Elle s'appelait Ada Solomon et appartenait à une excellente famille roumaine ; elle était la maîtresse de Sile.

Quant au portrait de l'assassin, il ressortira du récit des événements.

27 OCTOBRE 1936 L'après-midi de cette date fatidique, le vieux Constantinesco rentra fatigué de ses courses en ville. Sa femme étant absente, ce fut son fils qui lui servit à manger. Depuis plusieurs jours, le vieux en voulait à Sile à cause de ses absences nocturnes et de ses dépenses exagérées. Après le dîner, un différend s'éleva entre

les deux hommes. Après avoir réprimandé son fils, le père se coucha. Dès qu'il fut endormi, Sile alla chercher une hache et lui en asséna deux coups sur la tempe. Comme le blessé respirait encore, son fils l'étrangla.

A ce moment précis, rentra la mère. En se rendant compte de ce qui venait de se passer, elle poussa un cri. Elle n'eut pas le temps d'appeler au secours, car son fils étouffa son appel en la saisissant à la gorge. Puis il la jeta à son tour sur le lit et la frappa sauvagement avec la hache. Il l'acheva en lui serrant un foulard autour du cou jusqu'à ce qu'elle expirât.

Ses deux horribles crimes accomplis, Sile vola tous les bijoux et les pièces d'or qu'il trouva dans la maison.

Ensuite, il descendit les cadavres dans la cave, se lava les mains et s'en fut en ville pour s'adonner à de joyeuses libations.

UN PLAN DIABOLIQUE

Le lendemain, il fit répandre parmi les voisins le bruit que ses parents étaient partis en voyage pour une affaire de succession. Mais il lui fallait trouver un moyen pour faire disparaître les corps. Voici ce qu'il inventa : il dépeça les cadavres, mit les morceaux dans des cubes de métal et les arrosa d'acide. Il comptait, lorsque l'acide aurait décomposé les corps, jeter les cubes un par un. Le jour, il se livrait à cette besogne répugnante, tandis que, la nuit, il continuait à faire la fête en compagnie de Michel, d'Ada et d'autres camarades. Le champagne coulait à flots.

Le plan diabolique de Sile Constantinesco aurait peut-être réussi s'il n'avait pas été trahi par l'odeur de chairs putréfiées qui remplit toute la maison et pénétra chez les voisins, de sorte que ceux-ci, pris de soupçons, avertirent la police.

Un jour, il frappa à la porte d'Ada. — Héberge-moi, je n'ose pas rentrer, lui dit-il.

— Pourquoi ?

— Je suis recherché comme déserteur.

Il pria ensuite Ada de passer chez lui et de rassurer ses voisins, en leur affirmant qu'elle savait que les parents de Sile étaient réellement partis à la campagne.

La jeune fille obéit. Sile, Michel et la maîtresse de ce dernier, sœur d'Ada, l'attendirent dans un restaurant.

Ada revint avec la nouvelle que les voisins avaient averti la police.

Sile s'écria :

— Il faut que je parte tout de suite !

— Je vais avec toi, dit Ada.

— N'importe où ?

— N'importe où.

Le couple partit pour Cernauti, puis fit une excursion au bord du Dniester. Mais, ne sachant où aller, il finit par revenir à Bucarest. Dès son arrivée, la police l'appréhenda.

LE SUICIDE D'ADA SOLOMON

Lorsqu'Ada prit que son amant était un criminel de la plus ignoble espèce, elle s'évanouit. Elle avait sincèrement cru que Sile fuyait le service militaire.

Quand elle revint à elle, elle fut interrogée et relâchée. Mais, le même soir, désespérée, elle tenta de s'empoisonner. On la sauva et on la transporta dans un hôpital où elle resta surveillée.

Comme le blessé respirait encore, son fils l'étrangla.

L'affaire, qui avait eu une publicité exceptionnelle, attira à l'audience une foule immense. A l'audience, Sile, avec cynisme, reconnut tout.

Le procureur prononça un pathétique réquisitoire :

— Nous avons devant nous, messieurs les jurés, une bête sauvage. Je regrette vivement en ce moment que la Roumanie ait aboli la peine de mort, car toute autre peine me semble trop douce pour ce criminel.

Entraîné par son indignation et par son éloquence, il se tourna ensuite vers l'inculpé, et, étendant le bras, il lui cria d'une voix tonnante :

« Je te maudis, Sile Constantinesco ! »

Une émotion intense gagna l'auditoire et le tribunal. Lorsque Sile monta dans la voiture pénitentiaire sous l'escorte des gendarmes, la foule assiégea la voiture pour le lyncher.

Les criminologues et les médecins discutèrent et continuèrent à discuter l'affaire. Certains faits et gestes de Constantinesco, pendant son interrogatoire et sa détention révèlent un caractère étrange et certainement anormal.

C'est pour cette raison que le grand criminologue américain Malcolm Coffrey n'a pas hésité à s'assurer la propriété du crâne de Constantinesco.

Détail curieux. On sait, dès à présent, qu'à la mort de Sile le prix du crâne doit être versé à Ada, la maîtresse fidèle. Ainsi, en a décidé le forçat.

Depuis que le contrat a été signé, Sile Constantinesco a l'air de se prendre pour un grand personnage et tire un grand orgueil de ce qu'il appelle une « collaboration » avec la science.

ETIENNE CABOR.

(Copyright by Police-Magazine et Lutetia-Press.)



Le soir même, désespérée, elle tenta de s'empoisonner.



La Drogue et la Loi

PETITE HISTOIRE



A JUSTE DROIT on peut s'étonner que cette vaste affaire de drogues, cette affaire autour de laquelle tant de publicité est faite, que cette enquête monstre qui a jeté à terre — pour l'instant — la plus vaste organisation de stupéfiants du monde n'aient point entraîné encore de plus nombreuses et plus sensationnelles arrestations.

On s'attend chaque jour à des coups de théâtre... et puis les semaines passent, apportant tout juste l'arrestation d'un Marini... l'arrestation d'un Perretti.

Mieux : un Pessis, chimiste spécialisé des laboratoires clandestins, est libéré... Une semblable mesure n'est pas loin de toucher également un Guédon !

C'est à n'y rien comprendre.

La vérité est simple pourtant.

Il n'y a pas au monde de gens qui connaissent mieux et respectent mieux la loi que les escrocs habiles, que les trafiquants d'envergure.

Ils la respectent dans le sens qu'ils s'astreignent, par prudence élémentaire, à l'enfreindre le moins de fois possible et le moins de temps possible dans le rythme de leur commerce illicite.

De la sorte, ils se trouvent dans leurs torts et en état d'infraction au code qu'à de très rares occasions.

Ils jouent sur le minimum de risques.

Quand, de plus, la loi n'est point trop sévère et pour une fois se révèle très explicite, c'est-à-dire détermine d'une façon précise et sans ambiguïté les circonstances et les conditions où elle estime qu'il y a délit et donc cas à poursuite légale, on peut dire que la loi sans le faire exprès se fait la complice de ceux qui la violent.

Pour la drogue, il en est ainsi.

La loi, avant tout, ne punit que la *détention* de stupéfiants.

Alors le système des trafiquants est bien simple : ne détenir de la drogue que le moins souvent et le moins longtemps possible, quitte à la faire passer de main en main à une cadence inimaginable.

L'art pour le trafiquant consiste en outre au moment où il a en charge quelques kilos de « noir », de morphine « base » ou d'héroïne, de se placer dans une telle situation que, s'il est pris, la détention sera difficile sinon impossible à prouver.

Exemples : en un lieu public, dans le train, en taxi, au café, les valises contenant la drogue ne lui appartiendront pas. Des témoins seront toujours présents pour assurer que, quelques instants plus tôt, elles n'étaient point là, qu'un inconnu qui a disparu vient de les déposer, qu'il s'agit certainement d'un mauvais coup... d'une vengeance...

Certes, la police ne se laisse pas convaincre par ces explications à « ficelles », elle n'hésite jamais à appréhender l'innocent trafiquant, mais, lorsque celui-ci est traîné devant les tribunaux, une seule question se pose :

La détention de drogue est-elle prouvée ?

Pas irréfutablement.

L'homme est acquitté.

La bonne aventure n'est-elle pas advenue il n'y a pas si longtemps à Perretti ?

L'inspecteur principal Métra apprend qu'il vient d'être livré 25 kilos de morphine à Perretti.

La morphine est contenue dans tant de paquets dont la description est livrée au policier.

L'inspecteur principal Métra est même averti de l'hôtel où a été opérée la livraison, un hôtel de la rue des Ecoles.

Sur l'heure il se fait délivrer un permis de perquisitionner et court rue des Ecoles.

Perretti n'est pas là. Il fouille sa chambre : pas un gramme de drogue.

Métra qui connaît le truc demande à visiter d'autres chambres.

A un étage inférieur il découvre dans une pièce habitée les fameux 25 kilos de morphine.

— Qui demeure ici ? Demande-t-il à l'hôtelier.

— Un certain M. Antoine Jean... Il est mon locataire depuis quelques jours.

— Montrez-moi sa fiche.

— La voici...

Le nommé Antoine Jean est en règle et l'hôtelier aussi.

— Où est-il ?

— Il est absent depuis hier.

Métra ne veut pas être le jouet de ce grossier stratagème. Il saisit les 25 kilos de drogue et fait arrêter Perretti.

Il n'aurait pas agi de la sorte qu'aujourd'hui on le lui reprocherait.

Et le jour de procès arrivé, le mythique Antoine Jean n'ayant bien entendu jamais

reparu, Perretti passe alors en jugement.

Il est acquitté ! La preuve tangible n'a pas été apportée que cette drogue saisie était à lui !

Allez donc faire du bon travail dans ces conditions !

Faites donc un tour actuellement encore

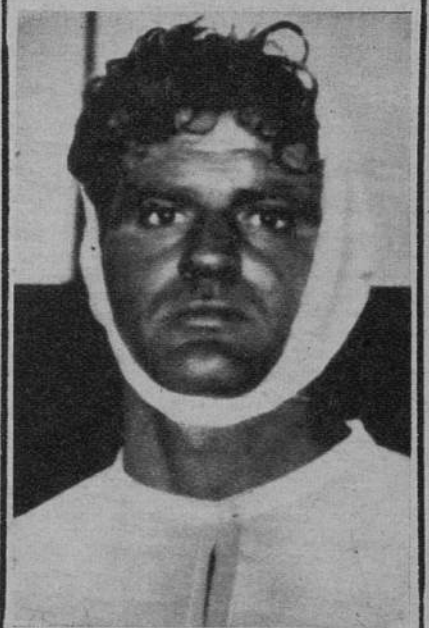


Perretti. (F. P.)

dans un certain hôtel de Troyes après le passage en direction de Paris de l'Orient-Express.

Des valises traînent dans les couloirs... des valises qui ne pénètrent tout en passant de main en main dans aucune chambre.

LE FOU MEURTRIER



Dans le port d'Anvers, un matelot devenu subitement fou a tué son capitaine, deux de ses camarades d'équipage, puis a blessé des policiers et d'autres marins. Le forcené, blessé au cou par une balle tirée sur lui, se jeta à l'eau. Sauvé par des bûcherons, on le voit ici alors que, pansé, il est amené en camisole de force au commissariat du port. (F. P.)

S'il advient à un policier d'en prendre une et d'y découvrir de la morphine vous pouvez être assuré que la valise se trouvait là par hasard et n'appartient à personne de l'hôtel !

C'est ainsi que, dans cette énorme affaire de drogues où les inculpés se comptent

déjà à la dizaine : Lyon, Bacula, Salti, Guédon, Pessis, Vajiadès, de Toledo, Perretti, Marini, etc., etc., il n'y a pas deux kilos de drogues de saisis... alors que ces personnages en transportaient ou en faisaient transporter des tonnes !

C'est une affaire de drogue sans drogue. Voilà ce que c'est pour des trafiquants que de connaître la loi.

Il y a antagonisme certain entre le désir de l'opinion publique et les possibilités de répression juridique en application du code en vigueur.

Oui, la drogue est une plaie mondiale. Oui, il faut faire la chasse aux trafiquants.

Oui, le problème, le grave problème humanitaire de la « mort lente » existe et réclame qu'un jour on lui apporte une solution radicale.

Oui, les polices sont déchainées et par leurs enquêtes, leurs rapports, leurs investigations ont dépisté les trafiquants et révélé leurs manœuvres, leurs liens, leurs procédés, oui tout cela est accablant, et, de bonne foi, on se réjouit de tels résultats.

Mais la justice, elle, veut autre chose, elle n'accepte que des « détenteurs » de stupéfiants, elle ne veut connaître qu'eux, ainsi le veut la loi.

Alors c'est à désespérer d'entreprendre une œuvre de salubrité publique.

Petit cours de droit pratique à l'adresse de ceux qui, en bonne logique, pourraient s'émouvoir de quelques incidents imprévus qui pourraient survenir au courant des mois prochains.

Ils diront de certaines mesures que ce sont des faiblesses, d'autres qu'elles sont des scandales.

C'est la loi qui est faible. C'est la loi qui est scandaleuse.

En matière de jurisprudence sur les narcotiques nous vivons sous le régime d'une vieille loi datant du 19 juillet 1845.

Vous pensez si, depuis cette lointaine époque, les conditions de l'existence ont changé ! Et les conditions de vente, de transport, de fabrication des drogues, donc !

Enfin !...

Certes, cette vieille madame de loi de 1845 a été modifiée par quelques décrets en juillet 16, juillet 22, décembre 33... mais la preuve en est faite que ce n'était pas suffisant.

A résumer cette loi et ces décrets, on en arrive à ceci.

Est considéré comme délinquant tout détenteur de drogue.

Je le répète la condition de *détention* est primordiale.

Maintenant la loi admet, si, dans une affaire de drogue, il y a détenteur au départ et détenteur à l'arrivée, de poursuivre les intermédiaires, mais s'ils sont arrêtés non porteurs de drogue.

Ils sont inculpés pour avoir facilité à autrui l'usage des stupéfiants.

Mais encore, je le précise, l'intermédiaire n'est inculpé qu'à condition que l'enquête ait dépisté au départ un ou plusieurs *détenteurs*.

Autrement, la police peut bien apporter toutes les preuves matérielles et morales qu'un personnage est trafiquant intermédiaire, il ne risque rien !

C'est pour cela que toute cette affaire mondiale tourne autour de la petite affaire de l'explosion en 1935 du laboratoire clandestin du faubourg Saint-Honoré... car, dans les décombres du laboratoire fut découvert un peu d'héroïne.

Quant au maximum de la peine prévue au cas où un trafiquant est confondu, il est dérisoire.

Le maximum est de deux ans de prison !

Que le trafiquant ait vendu des tonnes d'héroïne ou deux grammes de « coco » à Montmartre : deux ans.

Qu'il ait gagné cent francs ou des millions : deux ans !...

Pour un peu, pour un rien, pour un souffle, les Lyon et C^{ie} devraient même garder leur liberté pendant tout le temps de l'instruction.

Parfaitement !

Le code, dans ce sens, est également formel :

Tout délinquant tant qu'il n'est qu'inculpé jouit de plein droit de la liberté, s'il peut prouver qu'il est domicilié, s'il n'a jamais été condamné à plus de trois mois d'emprisonnement, si enfin le maximum de la peine prévue pour le délit pour lequel il est inculpé est inférieur à deux ans.

C'est la limite !

D'un côté, maximum deux ans ; de l'autre, inférieur à deux ans.

C'est une question à un jour près... une question d'interprétation plus ou moins stricte de la loi.

Ne concluons pas, constatons : pour un peu notre législation laisserait pour l'heure Lyon et ses petits amis en liberté.

■ ■ ■

Et pourquoi tant de mansuétude ? Pourquoi tant de libéralité ?

Tout simplement parce que la France se trouve dans une situation très délicate.

L'Indochine n'est-ce point un peu la France ? Si.

Eh bien ; la vente de l'opium est libre en Indochine ; mieux que cela, elle est un monopole, elle rapporte bon an mal an deux cent cinquante millions au Trésor.

Alors, n'est-il pas vrai qu'on aurait mauvaise grâce à poursuivre implacablement en France un détenteur d'opium qui, s'il se trouve à Saigon, est dans la situation d'un honnête et honorable et sympathique client de l'État s'il en achète.

Et, bien entendu, pas question de supprimer la vente libre du « noir » en Indochine.

Deux raisons à cela. Tout d'abord les deux cent cinquante millions. Ensuite la population est trop habituée à fumer...

Il y a cependant une solution.

Ne touchons point à la question opium, laissons-la telle quelle. Au demeurant à moins qu'il ne soit pris à très hautes doses, l'opium est peut-être le moins nocif des stupéfiants... mais attaquons-nous à la morphine et à l'héroïne.

Et cette campagne aurait sa raison d'être.

1° L'héroïne et la morphine ne sont point goûtées en Indochine.

2° L'héroïne et la morphine sont poisons violents à comparer à l'opium.

Dans 16 à 20 kilos de morphine ou d'héroïne se retrouvent la valeur en narcotique contenue dans 100 kilos d'opium.

La nocivité de ces deux sous-produits de l'opium est donc *a priori* multipliée par cinq par rapport à celle de ce dernier.

Or cette nocivité se trouve encore considérablement accrue et dans de très dangereuses proportions du fait que l'héroïne et la morphine sont tirées de l'opium en le traitant à l'acétone.

De cet acétone il en reste de très notables traces dans l'héroïne surtout, et c'est un toxique violent.

Pourquoi alors ne pas déclarer une guerre sans merci spécialement à ce produit avec des peines et une jurisprudence s'y appliquant spécialement.

Après un exposé où les constatations décevantes ne manquent point, il n'est qu'une conclusion :

Changer, modifier, adapter aux circonstances présentes la jurisprudence française sur les stupéfiants.

Alors du bon travail pourra être accompli.

PHILIPPE ARTOIS.

LA MORTE DU PONT-D'ENFER

(Suite de la page 12.)

sur le cœur, ne l'oublions pas, les quarante-cinq jours d'arrêt qu'il vient de purger. D'où une discussion.

« C'est de ta faute si l'on m'a puni. — Tu n'avais qu'à pas rester cinq jours avec moi. »

« Je voulais voir si tu m'étais fidèle. — Toujours ta sottise jalouse. »

« Jalouse qui s'explique... »

« La querelle devient de plus en plus violente. Les deux amants se bousculent quelque peu ; le terrain est glissant : ils roulent dans le fossé. Que se passe-t-il alors ? Ceci, à mon avis : Alice Lesse, comme elle en avait l'habitude, a bu trop copieusement ; sa chute l'étourdit, l'assomme plutôt, et elle reste le visage plongé dans la vase, tandis que Girault se relève tant bien que mal et remonte sur le talus. »

« Vous me suivez ? Bien. L'homme est encore sous le coup de la colère. Que lui importe sa maîtresse ! Il commence par examiner ses vêtements pour voir s'il ne s'est pas trop sali dans sa chute. Enfin, il se penche sur Alice Lesse ; celle-ci ne bouge pas. »

« Alors, de multiples idées assaillent Girault. Tout son malheur ne vient-il pas de cette femme qu'il aime, mais qui — il ne peut l'ignorer — l'a trompé maintes et maintes fois ? Avec elle disparaîtraient tous ses soucis sentimentaux, tous ses ennuis financiers. »

« Somme toute, il ne l'a pas tuée, il n'est pas un assassin ! »

« Et, tandis qu'il réfléchit à tout cela, lentement mais sûrement l'œuvre de mort s'accomplit... »

« Ensuite, lorsqu'il se ressaisit et qu'il attire Alice sur le bord du ruisseau, c'est trop tard : il n'a plus qu'un cadavre en face de lui. »

« Le sort en est jeté ! Il n'a pas tué et il n'a plus à redouter l'influence de celle qui lui a fait tant de mal. »

« Vous savez la suite. »

Ayant dit, mon interlocuteur remplit nos verres et ajouta :

« Ma version n'est-elle pas acceptable ? »

Au risque de me tromper, je lui donnai raison, ce jour-là.

Depuis, je suis toujours du même avis...

G. G.

CAUSES SALÉES

(Suite de la page 7.)

un peu plus grande, mais avec un visage couperosé, où fleurit le vice et la passion. Signe particulier, elle se présente nu-tête, et ce terme s'applique d'autant mieux qu'elle possède une chevelure si peu dense qu'à certains endroits la peau du crâne apparaît lorsqu'une porte ouverte par intermittence, sur le côté du prétoire, fournit un léger courant d'air et soulève les boucles légères.

La victime de ces gens, par contre, ne manque pas d'attraits. Nous l'avons vue gagner sa place avec crainte, les yeux baissés, furtive et tremblante, comme si elle redoutait encore des sévices de la part des prévenus. C'est, au demeurant, une très jeune femme, discrètement vêtue de sombre.

— Vous êtes ici, déclare tout de suite le président avec un geste vers le couple, afin de vous expliquer sur cette pénible affaire, qui, le 23 septembre, à l'hôtel des Touristes et du Venezuela (un bien curieux titre, entre parenthèses) se déroula dans votre appartement. Voyons, vous le mari, qu'avez-vous à répondre ?

Bien que de nationalité lithuanienne, le sieur Wandershen parle le français fort correctement. Il ne semble toutefois pas très disposé à faire des phrases.

— C'est un coup de folie, grogne-t-il. Nous avions perdu la tête.

— Mais, enfin, l'agression contre cette jeune fille ? On ne se jette pas ainsi sur une invitée, surtout lorsqu'on est mari et femme, pour la dévêtir et la contraindre à subir les derniers outrages... Peut-être, me direz-vous, est-ce admis dans certains pays... Mais je vous préviens pourtant que vous aurez du mal à me faire croire qu'il puisse exister sous n'importe quelle latitude un seul exemple d'une pareille dépravation.

Wandershen semble de cet avis. Mais, comme il tarde toujours à s'expliquer et que sa digne épouse l'imite avec ponctualité, la parole est donnée à la plaignante qui, elle, n'a pas les mêmes motifs pour se taire, encore qu'elle n'accuse pas beaucoup de hardiesse.

— Je suis de Bourges, déclare-t-elle d'une voix très douce. Ma famille m'avait envoyée à Paris pour me placer, mais, n'ayant pas trouvé de travail, un jour... par lassitude, par désespoir aussi, je me laissai aborder par un monsieur dans la rue... et... je finis par accepter ses propositions. C'est comme cela que je m'installai à l'Hôtel des Touristes et du Venezuela. Mon ami paie ma chambre, me donne un peu d'argent pour vivre, et je m'en contente... Pourtant, et c'est cela qui a peut-être été la cause de cette vilaine histoire, je crois bien que j'ai dû avoir une assez triste réputation dans cet hôtel : une fille entretenue, même si elle est sérieuse en dehors de son protecteur, ça fait jaser, n'est-ce pas ?

— Rassurez-vous. Ici, on ne trouvera rien à redire à votre genre d'existence, mademoiselle, fait le président. Continuez donc.

— Eh bien ! dans les couloirs et dans le salon de l'hôtel, j'avais souvent rencontré Monsieur et Madame. On échangea d'abord quelques mots sur la pluie et le beau temps. Ils me parurent aimables, et je finis par m'approprier... Si bien que... c'est le 23 septembre, ils me demandèrent de venir passer la soirée chez eux... pour entendre quelques disques.

« Mon ami m'avait défendu de me lier ; pourtant, comme je m'ennuyais et qu'il était en voyage, je ne refusai point l'invitation. »

— Vous n'aviez rien remarqué d'anormal en entrant chez les prévenus ?

— Non, si ce n'est que leur chambre était dans un certain désordre. Ils avaient dû faire de la cuisine aussi sur un réchaud. Cela sentait le graillon... Et puis leur lit était défait... Cependant, ils m'accueillirent avec beaucoup de politesse. On me fit asseoir. Madame mit le phono en marche et plaça devant moi sur la table une tasse de café...

— Il n'avait pas un goût bizarre, ce café ?

— Non, il était fade. D'ailleurs, je n'en bus qu'une ou deux gorgées.

— Et que se passa-t-il ensuite ?

— Ma foi ! rien, jusqu'au moment où je voulus prendre congé. C'est alors que Madame se dressa devant moi et me força à me rasseoir. En même temps, Monsieur

AVEZ-VOUS LU LE DERNIER ROMAN ? de GEORGES SIMENON

Il paraît, cette semaine, dans le numéro de



et ne coûte que **50 cmes**

arrivait derrière mon fauteuil et me passait un cache-nez autour de la tête. Je fus tellement surprise...

— Il y avait de quoi...
— Tellement suffoquée aussi que je ne me rendis pas un compte exact de ce qui se passa ensuite. On m'avait prise par les poignets... M. Wandershen, je crois... Je me sentis soulevée, jetée sur le lit, en même temps qu'un oreiller était appuyé sur ma figure. Alors tous deux s'efforcèrent de m'arracher mes vêtements. Puis l'homme qui soufflait très fort voulut enfin que je cède... tandis que sa femme continuait à me tenir les mains...

— C'est tout simplement odieux, s'exclame le président.

— Ah ! j'ai passé là quelques minutes effrayantes, reprend la jeune femme. Par bonheur, en me convulsant, je parvins à me défaire de l'oreiller et comme le cache-nez ne me serrait pas beaucoup, je pus crier... crier de toutes mes forces...

— De sorte que, pris de peur, ces tristes gens durent renoncer à leur dessein.

— Ils se sont jetés à mes genoux, quand on frappa à la porte, pour me supplier de ne rien dire.

La femme de chambre dont la venue délivra la pauvre petite femme et qui a été citée comme témoin à ce cri du cœur :

— J'avais failli y passer aussi. Ah ! j'en ai pourtant vu pas mal des cochons depuis que je retourne des matelas, mais pas comme ceux-ci... jamais. Jamais une femme qui prête la main à son mari pour une chose pareille !

— Un an de prison et cent francs d'amende à chacun, laisse tomber le président.

J. C.

Chaque demande de
changement d'adresse
doit être accompagnée de **0 fr. 65**

PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX LECTEURS
DE
"POLICE-MAGAZINE"
habitant la France ou ses Colonies

AU CHOIX :

Une bouteille isolante OSMOS, contenant trois quarts de litre, fabrication très soignée, avec étui en forte tôle vernie

Ajouter 2 fr. au prix de l'abonnement pour frais de port et d'emballage.

Un porte-mine WAHL-EVERSHARP à mine rentrante, ébonite marbrée de couleur.

Ajouter 1 fr. 25 au prix de l'abonnement pour frais de port et d'emballage.

Un jeu de 52 cartes BRIDGE-POKER, très belle qualité.

Ajouter 2 fr. au prix de l'abonnement pour frais de port et d'emballage.

(Consulter ci-dessous notre tarif d'abonnement.)

Pilules Orientales

Développement, Raffermissement, Reconstitution des Soins
Flacon avec notice contre remboursement : 21 fr. — J. RATIE, Ph^{ie}, 45, rue de l'Échiquier, PARIS (10^e)

Boutiques truquées

(Suite de la page 11.)

Bien d'autres commerces truqués existent encore. Certain libraire proche de l'Institut s'est spécialisé dans l'exploitation de la correspondance.

Un mari dit à sa femme qu'il part pour Lille ou Dakar ; en réalité il va en compagnie d'une amie près de Fontainebleau. Il lui suffira de remettre à ce libraire des lettres préparées d'avance pour que celles-ci partent de l'endroit en temps utile.

Tel autre libraire, apprécié pour ses expertises de livres anciens, fait ses plus gros bénéfices grâce aux livres érotiques.

Le marchand établi dans une boutique confortable qui, le dimanche, s'en va à Saint-Ouen tenir une petite remise pour vendre au marché aux puces... Truquage...

Le grand libraire qui loue des boîtes de bouquiniste sur les quais, la librairie légère qui annonce des photos intitulées « Scènes d'orgie », « Lui et elle » ou autres titres évocateurs, et qui vend au client crédule de malheureuses cartes postales représentant d'innocentes femmes nues... encore du truquage...

A moins que vous ne préfériez intituler ça de l'abus de confiance...

Tout ceci en temps de paix.

En temps de guerre, combien de boutiques aux façades innocentes ont servi de repaires à des espions ! Combien de robes et de chapeaux « mode de Paris » sont allés porter, en Suisse, en Espagne ou dans les pays nordiques, des graphiques du front, des plans des fortifications, des notes sur des emplacements de troupes, dessinés dans la trame du tissu et apparaissant en transparence !... Toujours du truquage, mais plus grave...

R.-G.-A. G.

LES NOUVEAUX ARTICLES D'HYGIÈNE "INVISIBLES"



EN PUR "LATEX" AMÉRICAIN
GARANTIS 5 ANS

sont absolument

Indéchirables!

N°	Désignation. Qualité.	la Dz	les 3 Dz
100	IVOIRE, fin.....	164	456
101	VELOUTÉ, extra-fin....	18	51
104	PELURE, superfin.....	24	69
114	LATEX, invisible.....	28	78
106	SOIE CHAIR, lavable....	35	99

Il n'est jamais envojé moins d'une Dz du même N°.

RECOMMANDÉ : le n° 114 « LATEX » invisible, d'une extrême finesse, mais indéchirable, et le n° 106 « SOIE CHAIR » lavable (sécurité).

CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de tous articles intimes pour dames et messieurs avec renseignements et prix.

ENVOIS rapides, recommandés en boîtes cachetées, sans aucune marque extérieure. (Discretion absolue garantie.)

PORT : France et Colonies : 2 fr. Etranger : 5 fr.

Contre remboursement (sauf étranger) : 3 fr.

PAIEMENTS : par mandats-poste à la maison.

BELLARD - P. THILLIEZ
HYGIÈNE

55, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS-9^e

Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue.

Magasins ouverts de 9 à 19 heures (vente discrète).

Même maison : 24, Faug. Montmartre (boul.).

"POLICE-MAGAZINE"

Direction - Administration - Rédaction
3, rue Taitbout, PARIS (IX^e)

Téléph. : Taitbout 59-68. — Compte Ch. Post. 259-10. R. C. : Seine 64-345

Le Gérant : J. ABEILLÉ.

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

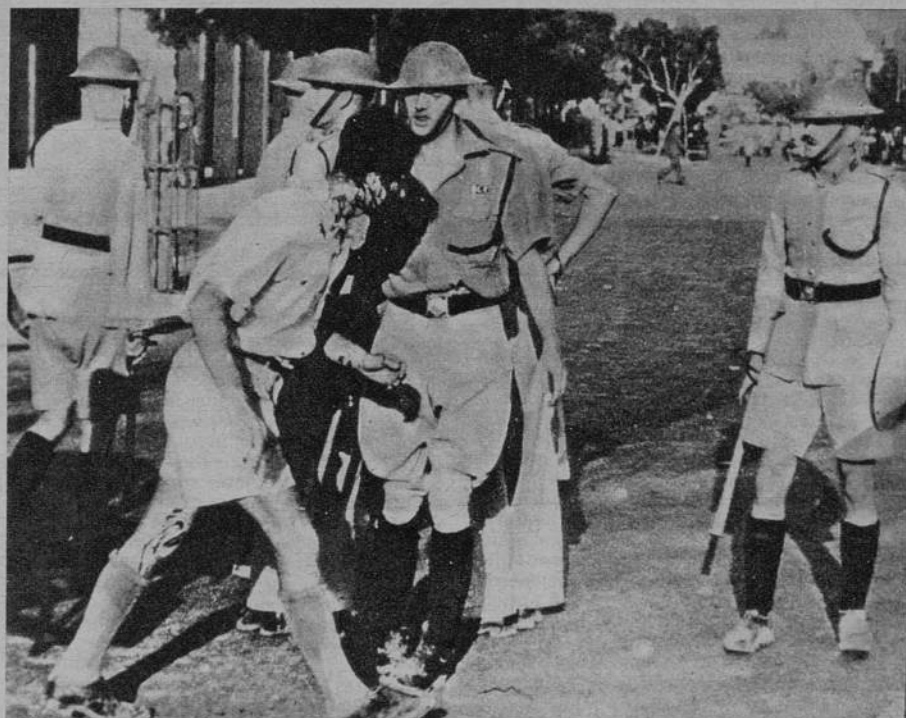
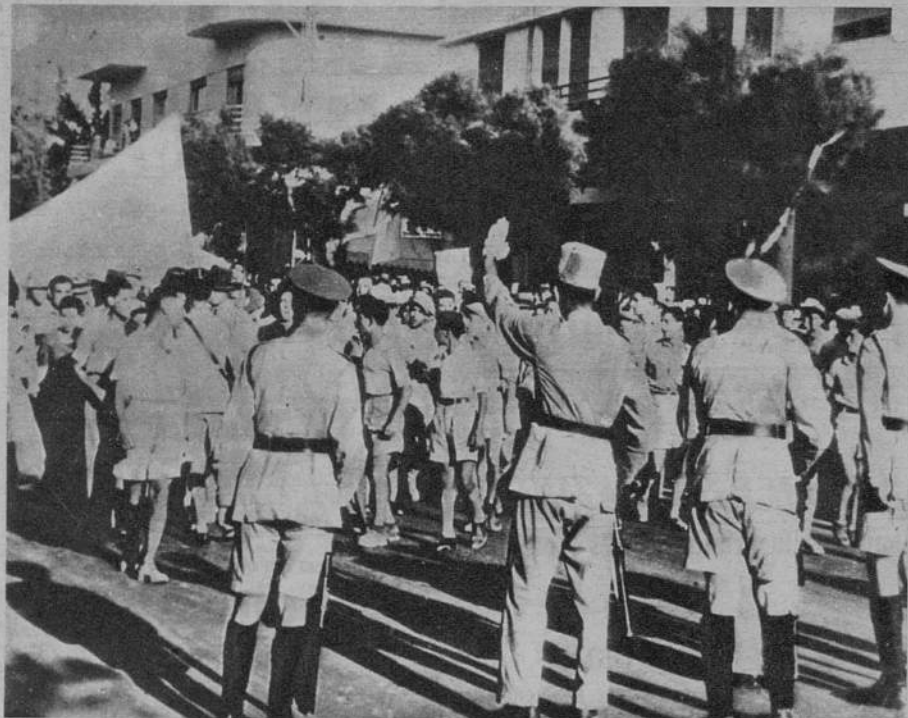
FRANCE...	Un an (avec prime) ...	75 fr.
	Un an (sans prime) ...	60 fr.
	Six mois (sans prime) ...	35 fr.
ÉTRANGER...	Un an ...	70 fr.
	Six mois ...	40 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.



L'affaire d'espionnage allemand aux Etats-Unis continue à émoi l'opinion publique d'un côté de l'océan comme de l'autre. Par l'importance des personnages inculpés et par l'intérêt extrême des documents disparus intéressant la défense nationale des U. S. A., ce scandale est l'un des plus sensationnels en son genre depuis la guerre. A gauche : Johanna Hoffmann, espionne allemande arrêtée par les Autorités fédérales. Elle était « coiffeuse » à bord du paquebot allemand Europa et servait d'agent de liaison entre New-York et

Hambourg. N'ayant pu verser la caution de 25 000 dollars qu'on lui réclamait, elle a été maintenue en prison bien qu'elle affirme être innocente. A droite : Les membres de la Cour Suprême des Etats-Unis interrogent James Wheeler Hill, président du « Bund » germano-américain, le « bund » étant outre-Atlantique une association germanophile à tendance nazi. James Wheeler Hill a assuré que son organisation n'avait aucune relation avec les espions allemands. (F. P.)



A Tel Aviv, en Palestine, la tension entre Juifs et Arabes ne cesse de croître. Chaque jour, de nouvelles émeutes éclatent. Des manifestations s'achèvent en fusillade. Quotidiennement, la police anglaise est dans l'obligation d'intervenir. Elle ne parvient cependant pas à empêcher que morts et blessés soient nombreux de part et d'autre. Nos documents représentent

tout d'abord la police juive arrêtant un cortège dans une rue de Tel Aviv. Les manifestants n'en chercheront pas moins quelques instants plus tard à forcer le barrage. Sur la seconde photo, on voit un jeune Juif blessé à la tête qui sera pansé et mené droit au poste par des policiers britanniques. (N. Y. T.)



Louis Cochetoux était devenu pour sa femme un terrible inquisiteur et même un tortionnaire. Il finit par l'assassiner le 12 octobre dernier, à Ivry. Quarante-huit heures auparavant, il lui avait dit : « Tu as deux jours pour dire adieu à tes parents ». Le misérable tint parole et tua l'infortunée d'un coup de couteau. L'avocat général Picard a réclamé une peine élevée

et le jury de la Seine a condamné le triste individu. La Cour a donc condamné Cochetoux à dix ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour. A gauche : Cochetoux et l'infortunée Lucienne au temps où le ménage goûtait un bonheur relatif. A droite : L'accusé à la Cour d'assises ; au premier plan : son avocat, M^e Jean Dars. (Safara et Rap.)